

**Oliver Auge, Michael Hecht (Hg.), »Kleine Fürsten«
im Alten Reich. Strukturelle Zwänge und soziale
Praktiken im Wandel (1300–1800), Berlin (Duncker
& Humblot) 2022, 473 S., 52 Abb. (Zeitschrift
für Historische Forschung. Beihefte, 59), ISBN
978-3-428-18427-9, EUR 79,90.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Éric Hassler, Strasbourg

On connaît la remarque cinglante de Frédéric II de Prusse à propos des petits princes d'Empire qui se couvraient de ridicule par la constitution d'armées, la construction d'ersatz de Versailles et l'entretien de »Maintenon«, qui dépassaient leurs capacités financières et politiques. La recherche d'une contenance en décalage avec la réalité politique participe des images fortes d'un espace germanique morcelé et est largement confirmée ici par les études proposées dans ce très riche volume.

Une des singularités du Saint-Empire est effectivement d'être traversé par une forte tension entre un statut »princier« généralement, mais pas nécessairement lié à l'immédiateté, et la réalité de territoires qui s'inscrivent sur une large échelle de la puissance politique. De fait, les historiens ont pris l'habitude d'utiliser l'adjectif »petit« pour qualifier les états les moins signifiants comme »faibles«, d'où découle le concept de *Kleinheit*, mais aussi de *Kleinstaaterei* pour recouvrir une réalité politique constitutive – et partant singulière – de la structuration politique et sociale du Saint-Empire.

L'approche historique de cette réalité socio-politique s'est en particulier opérée par la dignité de prince d'Empire dont l'introduction du présent volume fait état des renouvellements. L'identification comme groupe (au sens institutionnel comme social ou culturel) et les propositions de taxinomie politique (pour P. Moraw, 60 % sont des princes faibles) ont pu renforcer une lecture corporatiste de la structure impériale. Les réflexions sur la petitesse étatique à l'aune des renouvellements de l'histoire de l'État ou les approches dynastiques et matrimoniales, socio-urbaines (*Residenzenforschung*), culturelles et matérielles (la culture de cour) ont nécessairement donné des moyens d'évaluer la place des »petits princes« d'Empire. Reste cependant qu'il apparaît complexe de circonscrire cette *Kleinheit* au vu de la très grande diversité des situations, tant du point de vue du statut (états immédiats ou apanages), du degré d'indépendance de la dynastie régnante au regard des grandes maisons princières de l'Empire, du charisme du prince ou encore des évolutions institutionnelles ou géopolitiques (avant et après 1648). De la même manière, y a-t-il un seuil critique en termes de pouvoir, d'illustration ou de population?



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sans pouvoir évidemment couvrir tous les aspects de la question, les treize communications rassemblées dans ce volume issu d'un colloque organisé en avril 2016 à Dessau – les bibliographies courent jusqu'au début des années 2020 –, ne peuvent éclairer tous les aspects, mais ouvrent le champ de nouvelles réflexions, dont les deux directeurs du volume précisent qu'il faudra encore plus significativement les élargir, et en particulier aux femmes. Il s'agit ici essentiellement de proposer une perspective comparatiste qui éclaire la diversité des marqueurs de la «petitesse» sur l'arc chronologique large, 1300–1800, de l'histoire du Saint-Empire. Ces marqueurs apparaissent ici multiples et contradictoires. Même si leur mobilisation est toujours liée à un contexte particulier, le plus souvent la défense des intérêts du petit contre les ambitions du grand voisin, l'éventail est large et conjugue le matériel et le symbolique de façon étroite, à l'image des renouvellements fondamentaux de l'historiographie du Saint-Empire depuis vingt ans: statut et capacité politique ou militaire, fortune, mobilisation d'une *agency* familiale ou impériale, mais aussi l'insertion dans une société des princes par le port d'un nom prestigieux ou l'attache à une dynastie (la question des apanages), ou des leviers de la communication. Le panel retenu articule aussi des échelles diverses, depuis les études de groupes aux études de cas plus focalisées, qui offrent une grande variété de méthodes d'approches du phénomène.

Après avoir évoqué les évolutions socio-politiques qui expliquent la complexité de la hiérarchie princière, K.-H. Spiess propose ainsi une réflexion sur l'élaboration d'une taxinomie des princes pour l'époque médiévale à partir des titres, de la capacité d'action politique, de la richesse et des réseaux matrimoniaux. A. Pečar circonscrit en revanche sa réflexion à l'étude d'un prince, Leopold III d'Anhalt-Dessau, en plaidant pour une approche par les représentations qui met en lumière la similitude des pratiques discursives communes aux «petits» et aux «grands» princes, au-delà (et en décalage) des capacités politiques réelles, ce que montre également R. G. Werlich plus loin dans le volume à travers l'homogénéisation d'un discours héraldique au cours des XIV^e-XV^e siècles à partir du cas des ducs de Mecklembourg. Le capital symbolique accumulé par Léopold d'Anhalt-Dessau – en particulier par la réputation du jardin de Wörlitz – permet d'occulter une réalité politique moins reluisante. À sa suite, P. Beckus montre comment ces mêmes critères symboliques ont permis la survivance des petites principautés d'Anhalt après 1806, malgré la faiblesse réelle des territoires. Cette question de la mobilisation d'un capital politique constitue également le cœur de l'étude de F. Hormuth qui met en lumière les stratégies développées au XIV^e siècle par les ducs de Saxe-Lauenbourg, pour tenter de s'émanciper de l'électorat dont leur territoire vient tout juste d'être extrait. S'y conjuguent ainsi discours historiques et généalogiques, juridiques et pratiques matrimoniales qui leur permettent de solidifier une position initialement précaire au sein de l'espace impérial. V. Czech s'attèle quant à lui à questionner l'élaboration de hiérarchies internes à la lumière des difficultés liées au processus d'élévation princière. La relativité de la cohérence entre l'obtention du titre et le capital



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

politique effectif tout comme le cantonnement des nouveaux dans une catégorie qui les distingue des »anciens« princes, suggèrent qu'une intégration parmi les princes n'était pas nécessairement synonyme de succès. À l'image des dynasties régnantes, le développement du culte de saints dynastiques offre un autre levier de contenance pour ces petits princes, ici étudié par H. Krieg à partir du cas du margrave Bernhard II de Bade (1428–1458) dont le procès en canonisation est du reste toujours en cours. Chercher des terrains d'illustration à l'extérieur de l'espace germanique constitue une autre stratégie de renforcement des positions politiques, à l'image de la politique orientale menée par certains Welf à la fin du Moyen Âge tant dans l'établissement de liens avec Chypre et Byzance que dans la tentative d'élaboration de *dominien* lointains (F. M. Schnack). De la même manière, M. Greinert explore l'instrumentalisation par les Schleswig-Holstein-Gottorp, branche issue de la maison d'Oldenburg initialement très dépendante de la politique des grands riverains de la Baltique, des liens tissés dans et hors de l'Empire avec différentes maisons princières (Hesse, Wettin, Suède, Danemark ou Russie) qui leur a permis d'irriguer plusieurs dynasties régnantes. M. Sikora s'intéresse également aux politiques matrimoniales en posant la question de la place des mésalliances. Enfin, A. Schmidt interroge les ressorts de la faiblesse à travers le cas spécifique des principautés ecclésiastiques à la fin du Moyen Âge.

Transparaissent donc de multiples fils rouges qui s'entremêlent habilement pour suggérer la diversité des démarches possibles, même si la récurrence du constat de la performativité des pratiques discursives confirme surtout l'importance d'une approche désormais symbolique des structurations impériales dans le champ de la recherche sur le Saint-Empire.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michela Barbot, Jean-François Chauvard, Stefano Levati (dir.), L'expérience du déclassement social. France-Italie, XVI^e–premier XIX^e siècle, Roma (École française de Rome) 2021, 446 p. (Collection de l'École française de Rome, 573), ISBN 978-2-7283-1442-3, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Sven Externbrink, Heidelberg

Seit dem Siegeszug der Kultur- und Globalgeschichte ist die Sozialgeschichte in den letzten beiden Jahrzehnten etwas ins Hintertreffen geraten. Umso erfreulicher, dass sich die Herausgeber des vorliegenden Sammelbandes eines klassischen Themas sozialhistorischer Forschung angenommen haben, der sozialen Mobilität. Doch während soziale Mobilität meist im Kontext von Aufsteigerbiografien untersucht wurde – erinnert sei an die zahlreichen Studien zu Ministerdynastien im Frankreich des Ancien Régime – widmen sich die Autoren und Autorinnen des Bandes der sozialen Mobilität in die andere Richtung: dem sozialen Abstieg.

Als Ausgangspunkt für diesen Ansatz dient der Impuls der Gegenwart, ist doch aktuell der Niedergang – Stichwort »déclassement« – der Mittelschicht ein bedeutendes Thema soziologischer Studien. Daher ist es nur konsequent, auch in historischer Perspektive das Phänomen des sozialen Abstiegs zu untersuchen. Die Herausgeber entwickelten hierzu einen Fragenkatalog: Erstens, wie sieht es mit der Verantwortlichkeit für sozialen Abstieg aus? Ist man Opfer von Umständen oder verschuldet man seinen Niedergang selbst? Zweitens, wie gestaltet sich das Verhältnis von Abstieg und Rang – wann und von welchem Rang innerhalb der hierarchisierten Ständegesellschaft der Frühen Neuzeit stieg man ab? Drittens, sollen die Formen des Abstiegs präzisiert werden, handelt es sich um eine materielle und/oder moralische Deklassierung? Wie wird diese wahrgenommen? Und viertens, welche Erscheinungsformen und Kontexte der Deklassierung gibt es, wie verläuft der Prozess des sozialen Niedergangs? Handelt es sich wie im Falle frühneuzeitlicher Mobilität nach oben auch um einen sich über Generationen hinziehenden Prozess? Die insgesamt 20 Beiträge verteilen sich in etwa gleichen Anteilen auf vier Kapitel: »Hiérarchies et catégories sociales«, »Processus économiques et expérience sociale«, »Trajectoires« und »Dynamiques révolutionnaires«.

Der geografische Rahmen für diese Untersuchungen liegt in Frankreich und Italien, wobei es natürlich interessant gewesen wäre, das Thema am Beispiel von Fallstudien für das Alte Reich zu behandeln, da sich hier auch Anschauungsmaterial finden ließe, etwa Abstiegserfahrungen im Kontext der Reformation und der Aufhebung von Klöstern, im Zuge von Säkularisationen im



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kontext der Revolution (Ende der geistlichen Fürstentümer, der Reichsritterschaften usw.).

Die Gefahren des sozialen Abstiegs, besonders für den Adel, drohten (fast) überall, vor allem für die nachgeborenen Kinder. Ihre Chancen, durch eine prestigeträchtige Heirat eine eigene Linie zu begründen waren deutlich schlechter; in Frankreich wurden sie – je nach Region – bei Erbteilungen übergangen bzw. benachteiligt. Große Ungleichheit ist zwischen älteren und jüngeren Familienlinien zu beobachten und der Umweg einer Karriere beim Militär, um zu sozialen Ehren zu gelangen, war mit einem hohen Risiko verbunden (Élie Haddad, S. 61–82). Vauban und Villars, beide aus den unteren Rängen des Adels stammend, gelang eine blendende Karriere in der Armee, die sie bis zum Marschallsamt und den damit verbundenen Ehren führte. Aber wie viele junge adlige Offiziere starben auf diesem Weg auf den Schlachtfeldern des 17. Jahrhunderts? Eng damit verbunden ist die zeremonielle Zurücksetzung, Ursache zahlreicher Konflikte am französischen Hof (Fanny Cosandey, S. 83–99).

Auf die verschiedenen Perspektiven, die die Beiträge eröffnen, kann hier leider nicht eingegangen werden. Erfreulich ist, dass viele Beiträge sich mit der Rolle von Frauen im Kontext von sozialer Deklassierung beschäftigen. Sylvie Steinberg untersucht z. B. die »dérogeance« von adligen Frauen, die einen »roturier« geheiratet haben – eine klassische Mesalliance. Anhand von Prozessakten untersucht sie, ob es den Frauen möglich war, nach dem Tode ihres Mannes ihren Adelsstand zu bewahren. Zum Konflikt und damit zum Niederschlag in den Quellen kam es, wenn diese sich weigerten, Steuern zu zahlen (S. 17–39). Auch aus emotionshistorischer Perspektive kann die Problematik erhellt werden (Marine Carcanafue, S. 41–59). Eine eindrucksvolle Fallstudie für die verschiedenen Kräfte, die über Auf- und Abstieg bzw. Erhaltung des erreichten Status entscheiden, bietet Pauline Ferrier-Vaud am Beispiel von Paule Payen, der Gattin von Hugues de Lionne, des ersten Außenministers Ludwigs XIV. (S. 263–282). Von ihrem Ehemann – wohl zu Unrecht – des Ehebruchs angeklagt, verlor sie alle Rechte und ihren sozialen Status. Hinter der Anklage stand das Bemühen Lionnes sowie der Erben, sich den Zugriff auf ihre reiche Mitgift zu sichern. Dahinter steckt vor allem die Angst vor einem sozialen Abstieg der Familie, die ja mit Hugues de Lionne gerade erst die obersten Ränge in der *noblesse de robe* erreicht hatte.

Italien mit seinen vielen Stadtrepubliken und den jeweils verschiedenen Erscheinungsformen des Adels bietet ein weites Untersuchungsfeld an. Carlo Bitossi blickt auf Mechanismen sozialen Abstiegs am Beispiel des Genueser Adels (S. 101–111); Maria Luisa Ferrari auf das Beispiel Veroneser Familien (S. 303–321) und Marcella Aglietti auf den toskanischen Adels am Ende des 18. Jahrhunderts (S. 381–399); Massimo Galtarossa auf Gnadengesuche, die in der venezianischen Cancelleria ducale eingereicht wurden, um soziale Deklassierung etwa aufgrund von Verschuldung zu vermeiden (S. 113–131).

Frühe Neuzeit – Revolution – Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96839](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96839)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Große gesellschaftliche Krisen können bekanntlich eine ungemeine soziale Dynamik entfalten – die Französische Revolution bietet reiches Anschauungsmaterial für sozialen Auf- und Abstieg (Haim Burstin, S. 325–339). Betroffen davon war bekanntlich der französische Adel an erster Stelle wie Claude-Isabelle Brelot am Beispiel des Adels in der Franche-Comté illustriert (S. 401–420).

Diese wenigen zusammenfassenden Bemerkungen sollten gezeigt haben, dass der Band zahlreiche Antworten auf die oben genannten Fragen liefert und ein breites Spektrum eines bedeutenden Phänomens zeichnet, das nicht nur für die Gesellschaft der Gegenwart von Bedeutung ist, sondern auch für die (nur) scheinbar immobilen Strukturen der frühneuzeitlichen Ständegesellschaft.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96839](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96839)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Marc Belissa, Yannick Bosc, Le Consulat de Bonaparte. La fabrique de l'État et la société propriétaire 1799–1804, Paris (La fabrique éditions) 2021, 304 p., ISBN 978-2-35872-222-3, EUR 15,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Klaus Deinet, Essen

Napoleon ist und bleibt ein zweischneidiges Thema, in Frankreich wie auch anderswo. Am »héros populaire«, wie ihn die Julimonarchie nannte, erwärmt sich bis heute manches Herz, während sich die Fünfte Republik eine gewisse Zurückhaltung auferlegte und sich dem Jubiläumstrubel der letzten Jahre nur mit spitzen Fingern anschloss. Ein erhabenes Sowohl-als-auch, ein abwägendes »Ja, aber« kennzeichnete die Haltung des Staates bei den Gedenkfeiern bis zum 200. Todestag am 5. Mai 2021.

Besonders beim »Konsulat« scheiden sich die Geister. Während es für echte Napoleon-Bewunderer ein Durchgangsstadium bleibt, dessen sich ihr Held nur als Sprungbrett zu seiner Bestimmung als Empereur bediente, war es in den Augen anderer die »gute« Zeit, als Bonaparte noch nicht Napoleon war, als die Revolutionskriege vorüber und die imperialen Kriege noch nicht ausgebrochen waren und das Werk der Französischen Revolution ein dauerhaftes Fundament erhielt. Was aber, wenn die vermeintliche gesetzgeberische Großtat selbst zur Disposition gestellt wird, wenn die angeblichen »Reformen«, in denen die Grundlagen für den Staatsaufbau Frankreichs in den folgenden beiden Jahrhunderten gelegt wurden, gar nicht mehr in der Erfolgsbilanz Napoleons auftauchen, sondern als Rückschritt, als Denaturierung des Erbes der Revolution angesehen werden? Eine solche Perspektivverschiebung unternimmt nun ein Taschenbuch aus der Feder eines Historikergespans, das schon Studien über Robespierre und das Direktorium vorgelegt hat. Als *manuel* für Schule und Universität schlägt es mit 15 Euros die Konkurrenz, ist nüchtern formuliert und verzichtet fast gänzlich auf biografische Abschweifungen.

Die Hauptthese lautet, dass die napoleonischen »Reformen« die Exekutive in einer Weise gestärkt haben, dass sie den republikanischen Staat, den die Brumaire-Putschisten als ein nach wie vor im fortgeschrittenen Stadium befindliches Experiment vorfanden, nur noch als leere Hülle stehenließen, die Legislative aber zugunsten einer auf einen Mann zugeschnittenen Exekutive entmachtete wurde, wobei das allgemeine Wahlrecht, zum Plebiszit verkommen, als Feigenblatt bei der faktischen Ausschaltung des Volkes diente. Nach Napoleon, so lassen die Autoren anklingen, sei der so geschaffene Staatsaufbau im Prinzip beibehalten worden, die Zentralisierung und damit das vertikale Prinzip der Herrschaft mit seiner Dominanz der Administration über die demokratischen und föderalen Elemente lebe 200 Jahre nach seiner Erfindung fort und mache Frankreich heute zur »monarchie républicaine«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Es ist hier nicht der Raum, die Stringenz dieser Deutung anhand der einzelnen Reformschritte nachzuverfolgen, die die Autoren auf dem relativ begrenzten Raum von 280 Seiten durchdeklinieren. Nur so viel sei gesagt: die angeblichen »Granitblöcke«, die Napoleon noch auf Sankt-Helena rühmte, die er unwiderrufbar im Boden Frankreichs versenkt habe, werden allesamt als verhängnisvolle Hypothesen entlarvt. Schon der Staatsstreich war für die Autoren ein von langer Hand geplantes Manöver zur Absicherung der »République des propriétaires«, initiiert von Sieyes und Cabanis, das Bonaparte seinen Vordenkern entwand und als Hebel zur Errichtung seiner Ein-Mann-Herrschaft benutzte, die er durch das Plebiszit vom Dezember 1799 absegnen ließ: mit seinen vermeintlich drei Millionen Ja-Stimmen ein, wie die Autoren auf neuere Studien gestützt, zeigen, gigantischer Betrug, den die Napoleon-Biografen in seinem Umfang bisher unterschätzt haben.

Ähnlich schlecht kommen die eigentlichen »Reformen« weg. Die Widerstände, die sich der Verwaltungsroutine noch entgegenstellten, wurden nacheinander aus dem Weg geräumt; Präfekten, die sich als kleine Könige in ihren Départements gebärdeten, wurden vom Innenminister an die kurze Leine gelegt, während die paramilitärisch organisierten *lycées* die vorhandenen *Écoles centrales* verdrängten. Der »Code civil« wurde zum Freifahrtschein für die Landbesitzer, das Konkordat war ein Sieg der katholischen Kirche über den Geist der Revolution. Ergänzt wird diese Sichtweise dadurch, dass das Konsulat auch bei der Kolonialpolitik und den Menschenrechten als retrograder Akteur identifiziert wird. Mit der Wiedereinführung der Sklaverei und dem Versuch der Rückeroberung Haitis habe sich Napoleon, so Belissa und Bosc, international auf die Seite der Unterdrücker geschlagen.

Dass die Autoren sich bei der Analyse der vermeintlichen »Reformen« Bonapartes und ihrer Umsetzung auf ihrem ureigenen Terrain bewegen, merkt man den zahlreichen quellengesättigten Beispielen oder den Verweisen auf entsprechende Ergebnisse der jüngeren Forschung an, die fast alle entweder aus neueren Jahrgängen der »Annales historiques de la Révolution française« oder aus französisch- und englischsprachigen Beiträgen der Zeit nach 1989 stammen. Auch den Ausführungen zur Außenpolitik der Konsulatsjahre, die weniger innovativ als resümierend ausfallen, kann man zustimmen, jedenfalls was die Beziehung des napoleonischen Frankreichs zu den »Neufranzosen« und die von Napoleon ausgelassenen Chancen auf die »paix générale« angeht. Bei der Frage, ob der Friede von Amiens eine solche Gelegenheit bot, weichen Belissa und Bosc nicht auf die gern gepflegte »Die-Zeit-war-noch-nicht-reif«-Formel aus, sondern kommen (S. 187) zu der erstaunlich kritischen Einschätzung: »La paix générale aurait fort bien pu se stabiliser et aboutir à une toute autre configuration que celle qui s'est imposée, mais la politique agressive de Bonaparte en Europe, jointe à la volonté de revanche de l'Angleterre, précipita le retour à la guerre«.

Man könnte dieser wuchtigen Gesamtabrechnung mit dem Konsulatsystem Bonapartes den Einwand entgegenhalten,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dass die Brumairianer es bei ihrem Wagnis einer autoritären Republik mit einem militärisch hochgerüsteten, im Landkrieg sehr erfolgreichen, aber im Inneren zersplitterten Land zu tun hatten, das ohne ein festes Korsett auseinanderzubrechen drohte. Dass sich die folgenden Regime, egal welcher Couleur, später gerne des von Napoleon geschaffenen Instrumentenkastens zu bedienen wussten, machte die Sache nicht besser. Aber kann und darf man das dem Erstbenutzer anrechnen?

Es ist jedoch nicht das klassische Argument des »Retters«, an dem sich die Autoren stoßen. Stattdessen meinen sie die These von der denaturierten Revolution durch ständige Vergleiche des Konsulats mit früheren Phasen der Revolution ergänzen zu müssen, die immer zugunsten der Revolution und insbesondere ihrer jakobinischen Phase ausfallen. So liest man den beiläufig formulierten Satz, das Konsulatsystem habe mit der Logik der Dezentralisierung von 1789 gebrochen, »renforcée par le gouvernement révolutionnaire en l'an II« (S. 79). Hier stützt man: das Comité de salut publique und die vom Konvent mit diktatorialen Vollmachten ausgestatteten *commissaires en mission* als Agenten der Dezentralisierung? Natürlich meinen die Autoren mit ihrem Lob auf »l'an II« die jakobinische Theorie, die in der nie verwirklichten radikaldemokratischen Verfassung von 1793 gipfelte, die noch die Kommune 1871 als Fanal vor sich hertrug. Und man weiß auch, wie das gängige »revisionistische« Gegenargument hierzu lautet: Die Überwachungsausschüsse in den Gemeinden, gepriesen von Robespierre und den Führern der Bergpartei als authentische Stimme des Volkes, befanden sich in der Hand einer politisierten Minderheit; in der Praxis bestand der vom Konvent legitimierte Terror der Ausschüsse, bestärkt durch die alles dominierende Notwendigkeit des Krieges.

Ärgerlich ist hier weniger die vereinfachende Sicht der Autoren (sie sind eben bekennende Neo-Jakobiner!) als vielmehr die autoritative Selbstverständlichkeit, mit der ihr durchaus umstrittener Blick auf die Terreur-Phase und das »Jahr II« in den Dienst eines anderen Themas gestellt wird, so als wäre er Ausdruck einer unumstößlichen Gewissheit. Man kennt solche die Leser und Leserinnen vereinnahmende Voreingenommenheit aus der Zeit, als noch Soboul gegen Furet zu Felde zog und dieser mit zynischen Formulierungen wie „le catéchisme révolutionnaire“ zurückschoss. Diese Zeit ist doch eigentlich lange vorbei!



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Tim Blanning, Glanz und Größe. Der Aufbruch Europas 1648–1815, München (DVA) 2022, 928 S., ISBN 978-3-421-04860-8, EUR 49,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ronald G. Asch, Freiburg im Breisgau

Darstellungen der Geschichte Europas zwischen dem Westfälischen Frieden und dem Wiener Kongress gibt es in dieser oder jener Form relativ viele. Es ist daher nicht einfach, für ein weiteres Werk eigene Akzente zu setzen. Allerdings handelt es sich bei Blannings »Glanz und Größe« auch um keine Neuerscheinung im eigentlichen Sinne, denn das englische Original erschien schon 2007 unter dem Titel »The Pursuit of Glory«. Was Blannings Werk von anderen Überblicksdarstellungen unterscheidet, ist nicht zuletzt, dass es eminent gut lesbar ist. Blanning schreibt sehr anschaulich und bietet ein farbiges Panorama für ein breiteres Publikum mit vielen faszinierenden Details. Der Schwerpunkt liegt dabei auf dem Ancien Régime; die Zeit nach 1789 wird in etlichen Kapiteln eher cursorisch behandelt. Dass dabei Forschungsdebatten im engeren Sinne des Wortes nur eine untergeordnete Rolle spielen, ist nachvollziehbar, auch wenn man es gelegentlich bedauern mag. Zu den wenigen rivalisierenden Studien, mit denen sich Blanning explizit auseinandersetzt, gehört die Deutung der Aufklärung durch Jonathan Israel als im Kern homogener geistiger Befreiungsbewegung, die Blanning mit guten Argumenten als zu holzschnittartig zurückweist.

Seine eigene Darstellung ist in vier große Abschnitte gegliedert: »Leben und Sterben«, »Macht«, »Religion und Kultur,« und »Krieg und Frieden«, wobei für das englische »power« im Deutschen die Übersetzung »Herrschaft«, oder allenfalls »Machtstrukturen« vielleicht vorzuziehen gewesen wäre. Besonders gelungen sind die Unterkapitel über die kulturellen und intellektuellen Entwicklungen der Epoche; weder die Musik, in deren Welt sich Blanning gut auskennt, noch die Naturwissenschaft oder die Philosophie der Aufklärung kommen hier zu kurz. Auch wird man keineswegs in allen vergleichbaren Darstellungen kompetente längere Ausführungen über »Schlösser und Gärten« finden. Blanning weist hier übrigens die Idee eines hegemonialen französischen Einflusses auf die höfische Architektur in Europa zurück und betont die nationalen Sonderentwicklungen, und nicht zuletzt auch den Erfolg der Habsburger bei dem Versuch, der Selbstdarstellung der Bourbonen ein anderes Modell monarchischer Repräsentation entgegenzustellen.

Ihre Lebendigkeit verdankt Blannings Darstellung sicher auch dem Mut ihres Autors klare Werturteile abzugeben, sowohl über Personen wie auch über ganze Nationen und ihre Kultur, basierend auf einem wissenschaftlichen Habitus, der bei jüngeren Frühneuzeit-Historikern, wenn es nicht gerade um die Anklage gegen westlichen Kolonialismus geht, eher selten geworden ist.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publié par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dass etwa die politische Kultur Russlands strukturell durch die Despotie der Herrscher und Herrscherinnen ebenso wie durch die Unterwürfigkeit ihrer Untertanen geprägt war, ist für Blanning ein unbestreitbares Faktum. Vor kurzem hätte man solche Urteile vielleicht noch als eine Sonderform des Orientalismus scharf kritisiert, heute hingegen dürfte Blanning damit angesichts des Krieges im Osten Europas ganz im Trend liegen.

Problematischer ist es schon, wenn etwa für Spanien die Annahme eines unaufhaltsamen Niedergangs wiederbelebt wird, der im frühen 17. Jahrhundert begann und auch im 18. bestenfalls zeitweilig abgebremst, aber nie revidiert werden konnte. Das sieht ein großer Teil der jüngeren Forschung doch etwas anders, auch wenn Spanien schon ab 1659 aus dem Kreis der bestimmenden europäischen Großmächte ausgeschieden war. Aber sein riesiges Kolonialreich konnte es trotzdem anders als die britische Krone in Nordamerika bis in die Napoleonische Zeit hinein verteidigen. Sehr viel besser schneiden bei Blanning Deutschland respektive das Heilige Römische Reich ab. Hier rezipiert er die historischen Revisionen der letzten rund 40–50 Jahre, die die Bedeutung des Reiches als Friedens- und Rechtssystem betont haben, auch wenn er nicht den Fehler macht, das Reich als eine Art föderalen Staat zu sehen. Allerdings ist die Behauptung, die Institutionen des Reiches hätten um 1790 besser funktioniert denn je zuvor, doch ein wenig kühn (S. 376). Auch an anderen Stellen wird der eine oder andere Leser vielleicht mehr und anderes von einer solchen Darstellung erwarten. Das Erwachen eines auf die Nation ausgerichteten Patriotismus wird zwar thematisiert (S. 403–424), aber vor allem mit dem Hinweis auf die Virulenz nationaler Feindbilder illustriert. Die Frage, warum Monarchen es immer mehr als Notwendigkeit empfanden, an den Patriotismus einfacher Soldaten, aber auch ihrer Untertanen überhaupt zu appellieren, und warum aus dem ursprünglich eher republikanischen Ideal des Patriotismus ein allgemein verbindliches Leitbild – und das schon deutlich vor 1789 – wurde, bleibt weitgehend unerörtert. Ganz in seinem Element ist Blanning hingegen in dem großen Abschnitt, der der Außenpolitik und den zahlreichen Kriegen der Epoche gewidmet ist; hier kann er auch seine Vertrautheit mit Friedrich d. Großem, der als Feldherr auf diesen Seiten einen großen Auftritt hat, erfolgreich zur Geltung bringen. Dass Friedrich, so zynisch er auch in vielem war, bei Blanning besser wegkommt als bei vielen anderen Historikern der jüngeren Zeit, ist auffällig.

Eine so umfangreiche Darstellung ist selten ganz frei von einzelnen sachlichen Fehlern. Aufgefallen sind dem Rezensenten bei der Lektüre nur zwei solcher Fälle. Das Kölner Domkapitel wurde im Ancien Régime nicht wie Blanning meint, von Reichsrittern dominiert, sondern von hochadligen Domgrafen (S. 481) und die Landräte waren im Herzogtum Preußen vor 1700 primär Vertreter der Stände. Die Kreiskommissare, die in der Kurmark eine ähnliche Funktion wahrnahmen wie die Landräte in der Kurmark, erhielten den entsprechenden Titel erst 1702 (S. 307). Das sind aber vergleichsweise Bagatellen. Ansonsten überzeugt die Darstellung von Blanning durch ihren Facettenreichtum – Phänomene wie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Migration und Sexualität finden ebenso Berücksichtigung wie das Leben in den barocken Klöstern Europas oder der Niedergang des Papsttums – gleichermaßen wie durch die stupende Gelehrsamkeit des Autors. Es ist keine einfache Aufgabe, mit dem Blick auf sehr unterschiedliche Nationalgeschichten für einen so großen Zeitraum zu einer darstellerischen Synthese zu gelangen, die in sich kohärent ist, aber das ist Blanning ohne Zweifel gelungen und das ist eine beeindruckende Leistung. Man muss hoffen, dass das Buch auch im deutschen Sprachraum eine große Leserschaft findet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Julia Bloemer, Empirie im Mönchsgewand.
Naturforschung in süddeutschen Klöstern des 18.
Jahrhunderts, Göttingen (V&R) 2022, 276 S., 9 s/w, 14
farb. Abb. (Religiöse Kulturen im Europa der Neuzeit,
22), ISBN 978-3-525-31142-4, EUR 65,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Susan Splinter, München

Die auf einer Dissertation beruhende Monografie untersucht die Verschränkung von Mönchtum und Naturforschung in Süddeutschland in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts und fragt, wie »monastische Naturforscher in ihren verschiedenen Rollen die Anforderungen aus der Kloster- und der Gelehrtenwelt miteinander kombinierten und [...] modifizierten« (S. 11). Die kontextgebundene Naturforschung – hier anhand des klösterlichen Lebens – wird untersucht, indem die Akteure im Zusammenhang mit der klösterlichen Lebensweise betrachtet werden. Es geht um das Ernstnehmen der Naturforschung innerhalb der alles prägenden Lebensumstände der Mönche. Die Einleitung führt stringent zur Fragestellung und in die grundlegenden Begriffe (z. B. Naturforschung, Gelehrtenrepublik, Physikotheologie) ein, grenzt den Untersuchungsraum und -zeitraum sinnvoll ein, stellt den Forschungsstand und die Quellenlage vor und erklärt die Herangehensweise mittels des soziologischen Rollenbegriffs sowie die Gliederung, nach der anhand unterschiedlicher Fallbeispiele (Meteorologie, Astronomie und Physik) verschiedene Aspekte der monastischen Gelehrsamkeit aufgezeigt werden.

Im ersten Kapitel wird die Verwobenheit von »kollektivem Empirismus« (S. 40), also das über Raum und Zeit ausgedehnte Datensammeln diverser Akteure, mit den Strukturen des klösterlichen Lebens und Arbeitens herausgearbeitet. Dazu wird in einem ersten Schritt die Beteiligung von Klostergelehrten an der Akademiebewegung beleuchtet. Auf eine kurze Skizze der klerikalen Sozietätsbestrebungen in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts zur Bearbeitung historischer Großprojekte geht Bloemer auf Eusebius Amort und dessen Akademie- (»Academia Carola-Albertina«) und Zeitschriftenprojekt (»Parnassus Boicus«) ein und legt dar, dass sich nur wenige Ordensgelehrte beharrlich für die Etablierung von gelehrten Gesellschaften einsetzten. Nur der weltlichen Kurbayerischen Akademie der Wissenschaften in München (gegründet 1759) gelang es, sich dauerhaft zu institutionalisieren; ein Zusammenhang mit klösterlichen Gegebenheiten wird hier nicht deutlich. Dies ist beim zweiten Beispiel ganz anders: Anhand des kollaborativen Großprojekts eines meteorologischen Messnetzes wird klar, wie sehr monastische Lebensform mit wissenschaftlichem Arbeiten Hand in Hand ging. Die Zeiteinteilung im Kloster, der Rhythmus und die Disziplin des klösterlichen Lebens wiesen große Schnittmengen mit der Regelmäßigkeit eines genauen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und zuverlässigen meteorologischen Datensammelns auf. Nachdem die Defizite früher gemeinschaftlicher meteorologischer Beobachtungspraxis des 17. und 18. Jahrhunderts thematisiert wurden, untersucht Bloemer die Pläne und Umsetzungen von institutioneller Datensammlung an der Bayerischen Akademie in München und an der Societas Meteorologica Palatina in Mannheim.

Während das Mannheimer Beobachternetz auf Grundlage einheitlicher Anleitungen, standardisierter Instrumente und vorgefertigter Tabellen vor allem Akademien anscribte, um unter deren Mitglieder Datensammler zu rekrutieren, baute die Münchner Akademie, die zwar genaue Instruktionen, aber keine Instrumente zur Verfügung stellte, hauptsächlich auf Klöster als Messstation. Die Akademie betonte, dass Ordensleute die nötigen wirtschaftlichen Freiräume besäßen und die Klöster die räumliche und personelle Konstanz gewährleisteten, sodass lückenlose Datenreihen zustande kamen, an denen mehr als eine Person mitwirkte. Das ortsfeste Kloster lieferte als Gemeinschaft neben witterungskundlichen Beobachtungen zahlreiche Informationen zur Vegetation, Krankheiten u. ä. Mit dem Fürstenfelder Klosterbruder Gerard Führer wird nicht nur ein Datensammler, sondern auch ein Forscher präsentiert. Führer, der mehr als 30 Jahre lang das Wetter beobachtete, verfasste Schriften und Diagramme zum Thema und bewegte sich so im Rahmen des wissenschaftlichen Diskurses. Den wissenschaftlichen Anforderungen wurden die Klöster gerecht, indem sie ihren Tagesablauf an das neue Selbstverständnis des Klosters als »ein Ort von Bildung, Wissenschaft und Frömmigkeit« (S. 114) anpassten.

Im zweiten Kapitel konzentriert sich Bloemer auf das Augustiner-Chorherrenstift Polling, das sich als einziges bayerisches Kloster an der Beobachtung des Venustransits von 1761 beteiligte. Einleuchtend gegliedert und gut kontextualisiert wird zuerst die Bedeutung des Venustransits erklärt, dann das Konvent Polling, die beteiligten Personen und Beobachtungs- und Messinstrumente vorgestellt. Prosper Goldhofer, der den Venustransit in Polling vermaß, gelang es nicht, seine Daten und Beobachtungen anderen Gelehrten zur Kenntnis zu bringen bzw. zu veröffentlichen. Die aus Polling an die Münchner Akademie der Wissenschaften weitergegebenen Daten – nicht nur die eigenen – wurden dort weder verarbeitet noch kommuniziert. Ausgehend von Goldhofers Beobachtungen des Venustransits untersucht Bloemer damit zusammenhängende Fragen nach Entstehung, Zielsetzung und Umfang von monastischen Instrumentensammlungen und von Sternwarten. Demnach sammelten auch Klöster – je nach persönlichem Engagement – Scientifica und errichteten dafür entsprechende Räumlichkeiten, die der Beobachtung, dem Unterricht und der Repräsentanz dienten. Wofür die wissenschaftlichen Instrumente der klösterlichen Sammlungen genutzt wurden, wird im darauffolgenden Kapitel erläutert. Die Untersuchung der Korrespondenz von Konventualen zeigt, dass



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Klostergelehrte vor allem in klösterliche Netzwerke eingebunden waren.

Das nächste Kapitel fragt nach dem Publikum monastischer Naturforschung und beschäftigt sich hauptsächlich mit den wissenschaftlichen Sammlungen in Klöstern. Als erstes wird auf das »Gewitter schießen« bzw. »Gewitter läuten« eingegangen. Bis weit in das 18. Jahrhundert war es üblich, bei aufziehenden Gewittern Kirchenglocken zu läuten oder mit Kanonen zu schießen, um die Gewitterwolken zu vertreiben. In der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts wurden diese Praktiken – auch unter dem Einfluss der Elektrizitätsforschung und des Aufkommens des Blitzableiters – in Frage gestellt. Mönche, wie die Regensburger Benediktiner Arbuthnot und Placidus Heinrich, und die Bayerische Akademie der Wissenschaften beteiligten sich mit Abhandlungen, Preisfragen und Expertisen an diesen Diskussionen. Als zweites werden die verschiedenen Vermittlungsformen für die öffentlichkeitswirksame Elektrizitätslehre vorgestellt. Mit Schriften wirkten Klostergelehrte vor allem innerhalb ihres Konvents und in geringem Maße in der Akademie; populärwissenschaftliche Werke gab es selten. Öffentliche Vorführungen, die von Mönchen bzw. in Klöstern durchgeführt wurden, hatten Religiöse und Laien als Publikum. Mit Demonstrationen mittels Elektrisiermaschine, Donnerhäuschen u. ä. oder mit der Errichtung von Blitzableitern auf vielen Klöstern sorgten Mönche für die Verbreitung von Erkenntnissen aus der Naturforschung innerhalb und außerhalb der Klostermauern.

Zusammenfassend unterstreicht die Autorin im letzten Kapitel, wie stark monastische Strukturen Naturforschung ermöglichten und prägten und wie bedeutsam klösterliche Naturforschung für die Gelehrtenrepublik war: Klöster waren ein wichtiger Baustein der süddeutschen Wissenslandschaft des 18. Jahrhunderts und wirkten vor allem innerhalb der klösterlichen Sphäre. Die Berücksichtigung der soziokulturellen Strukturen der Akteure ist somit entscheidend für das Verständnis von Forschungstätigkeit und deren Wirkungsraum.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Isaure Boitel, Yann Lignereux (dir.), Convaincre, persuader, manipuler. Rhétoriques partisans à l'épreuve de la propagande (XV^e–XVIII^e siècle), Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2022, 212 p. (Histoire), ISBN 978-2-7535-8295-8, EUR 22,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Yves Mollier, Paris

Issu d'un colloque organisé à Amiens en 2017, dans le but d'interroger la pertinence de la notion de «propagande» rapportée à l'époque moderne, ce livre rassemble dix communications sans compter l'introduction et la conclusion des initiateurs, ainsi qu'un prologue de Joël Cornette. Historiens et historiennes, historiens et historiennes de l'art, littéraires ou politistes, les auteurs et autrices ont tenté de se confronter à un de ces «concepts nomades», chers à Olivier Christin. Toutefois sa fluidité est telle qu'elle finit par obscurcir son objet, cette «propagande» qui avait encore, en 1939, son ministère à Berlin mais aussi à Paris, avant que le mot ne se charge définitivement d'une connotation péjorative. Même si la Sacra Congregatio de Propaganda Fide était bien née en 1622 et si elle visait à évangéliser les peuples, le mot méritait, tout autant que les deux verbes pascaliens, «persuader et convaincre», une confrontation à l'échelle des quatre siècles qui précèdent son installation définitive dans le vocabulaire courant. Divisé en trois parties, «Plumes en guerre», «(Dé)monstration de pouvoir» et «Charmer le cœur et convaincre l'âme», l'ouvrage examine les rhétoriques partisans déployées par les différents pouvoirs, politiques, religieux ou culturels, de l'invention de l'imprimerie à la veille de la Révolution française. Joël Cornette rappelle en préambule les travaux de Christian Jouhaud et d'Hélène Duccini sur la propagande à l'époque de la Fronde et du Roi-Soleil, et sur la prolifération des pamphlets au moment où se forme une véritable opinion publique. Les caricatures hostiles aux souverains, de Henri III à Louis XVI, qu'a étudiées Annie Duprat, et l'image noire de Louis XIV vieillissant, analysée par Isaure Boitel, montrent d'ailleurs les limites des propagandes royales et la capacité des récepteurs à subvertir les messages censés les mettre à l'unisson du pouvoir.

Pour souligner la plasticité de la «persuasion» mise en œuvre par l'entourage du prince de Condé comme par le «parti» catholique lors des premières guerres de religion, Tatiana Debaggi Baranova analyse les arguments rhétoriques des deux camps, écartant ainsi le concept de propagande jugé trop univoque. C'est peut-être ici que la volonté de refuser un concept jugé anachronique perd une part de sa consistance car la propagande, comme la persuasion, est tout à fait capable de s'adapter au terrain sur lequel elle se déploie et de changer son argumentaire quand il perd de sa crédibilité. Toutefois cette opposition entre deux notions permet de mettre en exergue le passage d'un mode argumentaire



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

hérité du passé à un autre, plus adapté aux réalités d'une époque où la politique concerne de plus en plus de sujets et nécessite de passer à une action psychologique davantage organisée et centralisée. Stéphane Haffemayer étudie la manière dont le massacre des Vaudois en Savoie en 1655 fut utilisé par Cromwell et son entourage pour mettre en évidence la fureur sanguinaire des catholiques. Il n'hésite pas à parler de propagande, signe de la fragilité du débat sémantique à propos du XVII^e siècle. L'étude de la presse politique, telle qu'elle apparaît dans l'Europe francophone au même moment, permet à Marion Brétéché de voir concrètement comment le pouvoir utilise les gazettes pour informer et communiquer sa vision des événements en France, et comment, dans les Provinces-Unies, fonctionnent les journaux imprimés dans la même langue. Ici, ce sont les libraires qui rémunèrent les rédacteurs et qui décident d'employer tel écrivain plutôt que tel autre. Cela n'empêche pas d'apercevoir, à certains moments, une volonté de plier la présentation des faits à la perspective des autorités, mais cette interprétation s'efface la plupart du temps, obligeant l'observateur à nuancer sa lecture des journaux soumis à des logiques multiples et variables. Le dernier texte de la première partie, celui d'Héloïse Hermant, porte sur l'Espagne du XVII^e siècle. La chercheuse met en évidence ce qu'elle appelle des «constellations textuelles polyphoniques» en analysant les libelles publiés pendant la minorité de Charles II et hostiles au favori de la régente, Juan Everardo Nithard. Le surgissement d'acteurs secondaires, les dominicains contre les jésuites, confirme l'impossibilité de traiter l'analyse des libelles de façon unilatérale en termes de propagande au service d'un camp ou d'un autre. Là encore, la polyphonie des textes, la pluralité des acteurs et la superposition des réseaux de diffusion inviteraient à retarder l'irruption d'une propagande conçue comme l'arme destinée à fabriquer une opinion.

La deuxième partie du volume débute par une étude des jetons royaux au XVII^e siècle. Pour son autrice, Sabrina Valin, il s'agit bien d'instruments au service d'une authentique propagande monarchique au même titre que les almanachs royaux ou les portraits officiels. Tant par la gravure présente à l'avant que par la devise, au revers, la gloire du monarque, ses vertus, ses contributions au bonheur public sont mises en avant ou soulignées sur ces jetons distribués ou réellement «jetés» au peuple lors de certaines cérémonies. L'étude des ballets de cour, eux aussi destinés à être montrés, permet à Marie-Claude Canova-Green de revenir sur ces objets souvent délaissés par la recherche et pourtant tout aussi significatifs des mises en scène, et même de la «publicité» du pouvoir au Grand Siècle. C'est par le livret qui explicite l'argument du ballet que passe la volonté de montrer et de faire admirer l'objet même du ballet que ne verront pas les lecteurs de ces petits livres. Les journaux relaient le message de l'imprimé et, à partir du milieu des années 1660, ce sont des livres de grand format, illustrés de gravures, qui sortent du Cabinet du roi, chargés de porter à l'extérieur du pays la relation des fêtes. Conçus pour persuader les cours étrangères que Louis XIV était l'idéaltype du monarque, ces beaux livres s'inscrivaient au cœur d'une publicité



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

d'État, proche, par certains aspects, de la propagande moderne. Dans le troisième chapitre de cette deuxième partie, Florence Alazard revient sur les débats historiographiques en cours chez les modernistes qui, depuis une vingtaine d'années, remettent en question l'utilisation du terme de propagande et lui préfèrent celui de «communication politique» ou de «publicité». S'interrogeant sur le règne de Louis XII, les années 1498–1515, qui précède celui de François I^{er}, l'historienne insiste sur la manière dont le souverain orchestra l'écho de ses victoires en Italie pour mobiliser les populations sans toutefois trancher sur la pertinence de la notion de propagande.

La dernière partie du volume débute par une interrogation similaire, celle de Sandro Landri, qui s'attaque, rétrospectivement, au domaine de la psychologie sociale pour étudier un traité italien du début du XVI^e siècle. Le livre de médecine d'Andrea Cattani est relu ici avec la volonté de mieux comprendre l'interprétation que fait Machiavel de la religion, analysée comme une expérience mentale collective. Préférant la notion de persuasion, qui suppose une sorte de pacte de croyance commune, à celle de propagande, l'historien confirme cependant la possibilité, déjà entrevue par Marc Bloch au début des années 1920, d'utiliser un concept contemporain de façon régressive à condition de le contextualiser et d'en vérifier l'efficacité. Les deux dernières communications portent sur l'architecture et sa capacité à entrer dans les politiques de communication royale ou même de servir à la propagande d'un régime, ce qui fut le cas pour la Rome réaménagée par Mussolini au XX^e siècle ou pour le Berlin d'Adolf Hitler et de l'architecte Albert Speer. Jean-Vincent Blanchard s'interroge à juste titre sur la naissance du monumentalisme, ce sentiment diffus de faire corps et âme avec un ensemble architectural tel que le Louvre ou le château de Versailles. L'entourage de Louis XIV, la Petite Académie notamment, lancèrent un véritable programme architectural pour que la France entière retentisse de la gloire du Grand Roi. La rhétorique ou la grammaire des monuments était essentielle puisqu'on lui prêtait la faculté de dire ou de conter, de narrer la vie du souverain. Dernière intervenante, Evonne Levy, historienne de l'art, se dit d'emblée d'autant plus favorable à l'utilisation du concept de propagande en matière d'art qu'elle a publié, en 2004, un livre intitulé «Propaganda and the Jesuit Baroque», ouvrage dans lequel elle prend la suite de Jacques Ellul et considère que la propagande n'est ni bonne ni mauvaise a priori mais qu'elle découle d'une nécessité historique et qu'elle est un outil, une technique mis au service d'un pouvoir, religieux ou étatique selon les époques et les circonstances. C'est pourquoi Robert Scribner a pu parler de propagande à propos de la diffusion des écrits réformés au XVI^e siècle et pourquoi la Contre-Réforme, au suivant, mit en place des outils de reconquête des esprits incontestablement propagandistes. Peter Burke, dans son étude désormais classique, «The Fabrication of Louis XIV» est allé dans le même sens, ce dont la traduction française du titre – «Louis XIV. Les stratégies de la gloire» – rend imparfaitement compte. Pour Evonne Levy, si l'on est d'accord pour apercevoir, à l'époque du Roi-Soleil, une fabrication de messages et, encore plus, une



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

coordination de leur surgissement, alors on est bien en présence d'une propagande d'État.

Il revenait aux deux maîtres d'œuvre du volume, Isaure Boitel et Yann Lignereux, de proposer, en conclusion, leur vision de ces débats peut-être trop marqués par l'héritage des analyses de l'École de Francfort et par le livre de Sergueï Tchakhotine sur »Le viol des foules par la propagande de masse«. Dans cette perspective qui a pour toile de fond l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et l'Union soviétique de Staline, la propagande présente un visage si repoussant qu'à cette aune les propagandes apparues au XVI^e ou au XVII^e siècle n'en étaient pas. C'était passer rapidement sur le »viol« des âmes des Japonais et des Chinois à qui les jésuites entendaient à tout prix apporter la bonne nouvelle de »leur« religion et sur les pratiques des dominicains en Amérique latine. Dans »Candide«, Voltaire dénonçait l'État jésuite du Paraguay et appelait à »manger du jésuite«, ce qui était une manière détournée de poser la question du rôle de la Compagnie de Jésus dans cette région du monde. Yann Lignereux, dans »Les rois imaginaires. Une histoire visuelle de la monarchie de Charles VIII à Louis XIV« avait pris ses distances avec l'utilisation du terme de propagande en mettant en avant le »bricolage« des messages et leur faible ou relative efficacité avant la Révolution française. Isaure Boitel, dans »L'image noire de Louis XIV: Provinces-Unies, Angleterre (1668–1715)«, avait souligné la diversité des contre-propagandes opposées à la politique du Grand Roi par ses adversaires. Pour autant, faut-il, avec la plupart des intervenants ici brièvement résumés, conserver l'image-repoussoir des États totalitaires du XX^e siècle pour penser la propagande? Ne conviendrait-il pas plutôt de la voir comme un effort, évidemment toujours imparfait et doté d'un pouvoir de conviction, de persuasion, variable selon les époques et les régimes? En ce sens, nous ne pouvons faire nôtre la conclusion du volume qui invite à séparer absolument publicité commerciale, propagande politique et propagation de la gloire, pour ne pas dire propagation de la »foi«, alors que toutes tentent d'influer sur le jugement de l'individu.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96843](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96843)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Céline Borello, Aziza Gril-Mariotte (dir.), Imageries religieuses à l'ère industrielle. Supports, diffusion et usages (XVII^e–XX^e siècle), Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2022, 240 p. (Art & Société), ISBN 978-2-7535-8671-0, EUR 26,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Kilian Harrer, Mainz

Beim anzuzeigenden, reich bebilderten Band handelt es sich um die Dokumentation einer Tagung zum Thema »Image(rie)s religieuses à l'ère industrielle en Europe (XVIII^e–XIX^e siècle)«, die 2016 in Mulhouse stattfand. Das Herausgeberinnenduo verkörpert Zusammenarbeit über Disziplinengrenzen hinweg: Céline Borello ist eine Professorin für frühneuzeitliche Geschichte, die sich mit Arbeiten zu Predigt und politischen Einstellungen im französischen Calvinismus einen Namen gemacht hat, während Aziza Gril-Mariotte, Professorin für Kunstgeschichte, sich auf die Erforschung des Kunstgewerbes und hier vor allem des Stoffdrucks spezialisiert. Zusätzlich zur Interdisziplinarität sind Borello und Gril-Mariotte zwei weitere Wagnisse eingegangen, die den Band zu einem spannenden Experiment machen. Wie schon der Titel anzeigt, überschreiten sie erstens die in der Wissenschaftspraxis oftmals so unglücklich zementierte Epochengrenze um 1800. Zweitens spannen die hier versammelten Studien in der Zusammenschau – teils aber auch als Einzelstücke – ein konfessionsübergreifendes Panorama auf. Bei alledem lautet die zentrale Frage, wie sich Produktion, Verbreitung und Nutzung religiöser Bildformen im »industriellen Zeitalter« wandelten.

War im Titel der Tagung noch von »Europa« die Rede, so beschränken sich die publizierten Aufsätze überwiegend auf den Raum des heutigen Frankreichs; in einem Beitrag kommt darüber hinaus das piemontesische Waldensertum (Simone Baral) zur Sprache. Fast zwangsweise im Vordergrund stehen daher insgesamt der französische Katholizismus und Calvinismus. Damit ist ein heuristisch durchaus produktives Spannungsfeld eröffnet. Denn zum einen könnten katholische Bilderverehrung und calvinistischer Ikonoklasmus – oder, wie Patrick Cabanel in seinem Beitrag vorschlägt, »Idoloklasmus« – konträrer zueinander kaum sein, jedenfalls auf der Ebene der Doktrin. Schon die Frage nach einer religiösen Bildwelt des Calvinismus erscheint provokant, zumal bestimmte, für den Katholizismus passende Kategorien wie etwa »Sakralkunst« in diesem transkonfessionellen Rahmen explizit hinterfragt werden müssen. Zum anderen liegt ein Hauptverdienst des Bandes gerade darin, aufzuzeigen, wie bestimmte Motive und visuelle Produkte zwischen den Konfessionen zirkulierten.

Besonders ergiebig sind in dieser Hinsicht zwei Aufsätze: der eine von Dominique Lerch zur überkonfessionellen Anziehungskraft der sogenannten nazarenischen Kunst im Elsass, der andere von Jean-



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

François Luneau. Letzterer analysiert eindrucksvoll die Verwendung ursprünglich katholischer Bilder in einem Set von Glasdiapositiven aus dem späten 19. Jahrhundert, die im calvinistischen Tempel von Mazet-Saint-Voy (Auvergne) bei der Katechese zum Einsatz kamen. Aus deutscher Sicht sind diese Befunde zum 19. und 20. Jahrhundert besonders anschlussfähig an die aktuellen Hamburger Forschungen zu Interkonfessionalität, die sich freilich eher auf das 16. und 17. Jahrhundert konzentrieren.

Damit ist das Verhältnis zwischen Frühneuzeit und Moderne angesprochen und die entscheidende Frage drängt sich wieder auf: Was änderte sich tatsächlich im anvisierten Untersuchungszeitraum? Eine bündige, thesenhafte Antwort auf diese Frage kann und will der Band nicht bieten. Immerhin wartet er aber mit etlichen anregenden Teilantworten auf. Eine wichtige Einsicht vermitteln die Beiträge von Luneau, von Émilie Chedeville zum bekannten Radierer Gabriel Huquier und von Nastasia Gallian zur Druckgrafiker-Dynastie Leblond im Avignon des 18. und frühen 19. Jahrhunderts: Die Ziele – und Zwänge – der billigen, schnellen Herstellung und Kommerzialisierung schlugen sich oftmals direkt auf die Wahl der Motive und Modelle nieder. Zudem kommt Isabelle Saint-Martin bei ihrer Untersuchung des Komplexes von religiöser Malerei, Gravuren und Katechese im Frankreich des 19. Jahrhunderts zu dem Ergebnis, es habe sich eine »patrimonialisation du religieux« vollzogen. Gemeint ist damit, dass die industriell produzierten Bildkatechismen nicht mehr nur das Beten und die rechte Andacht lehren sollten, sondern zunehmend darauf angelegt waren, ein kanonisches Erbe der Religions- und Kunstgeschichte zu konstruieren und zu vermitteln.

Gril-Mariotte geht in ihrem Beitrag zu religiösen Motiven in Stoffdrucken, die zur Innendekoration dienten, noch einen Schritt weiter: Sie benutzt den durchaus heiklen Begriff der »déchristianisation« und spekuliert, dass diese Drucke die auf ihnen dargestellten biblischen oder hagiografischen Szenen zu einem Typ historistischen Konsumguts neben vielen anderen reduziert hätten. Eine ähnliche Tendenz zur historisierenden, weitestgehend desakralisierten Identitätsstiftung implizieren auch die Aufsätze von Cabanel und Daniel Travier. Vor allem Letzterer konzentriert sich auf die omnipräsente bildliche Erinnerung an den Désert (also die klandestine Phase des Hugenottentums in Frankreich, 1685–1787) in calvinistischen Drucken des 19. und frühen 20. Jahrhunderts.

Freilich fehlt in diesem Band eine echte Gegenprobe, denn schlecht bis gar nicht repräsentiert ist hier der gerade im selben Zeitraum florierende Industriezweig der katholischen Devotionalienproduktion. Die Ikonografie des Herzens Jesu etwa mag hochkonventionell, ja sogar kitschig erscheinen, aber bewirkte die Massenherstellung an sich schon eine Desakralisierung? Saint-Martin scheint dies auf einer allgemeineren Theorieebene zu suggerieren, indem sie Walter Benjamin und den Verlust der »Aura« im Prozess der technischen Reproduktion ins Spiel bringt. In Borellos Einleitung zum Band ist die Schlüsselreferenz hingegen

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96879](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96879)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

das Werk Alphonse Dupronts – also eines großen Denkers des Sakralen, auch und gerade in der Moderne. Letztlich bleibt unklar, was der »industrielle« Charakter des Zeitalters genau bedeutet und was er mit dem Wandel des Verhältnisses von Visualität und Religion zu tun hat. An etlichen Stellen kommt der Band deshalb nicht über die vage quantifizierende, etwas banale Feststellung hinaus, dass sich dank moderner industrieller Produktion die Gesamtzahl der in der Gesellschaft zirkulierenden, religiös konnotierten Bilder vervielfachte.

Einige wichtige Probleme bleiben also ungelöst. Es wäre auch – wie Yves Krumenacker im Fazit zum Band anmerkt – reizvoll gewesen, anderen Religionen, insbesondere dem Judentum, nicht nur in der Einleitung Aufmerksamkeit zu schenken. Gerade durch das, was er offenlässt, signalisiert der Band aber auch vielversprechende Forschungsperspektiven, zu deren Konkretisierung er durchaus einen wertvollen Beitrag leistet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Joël Cornette, Anne de Bretagne, Paris (Gallimard)
2021, 336 p. (Collection NRF Biographies), ISBN
978-2-07-077061-8, EUR 22,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jonathan Dumont, Vienne

Le dix-septième Joël Cornette livre ici une biographie de la reine de France Anne de Bretagne d'assez belle facture. Son volume se distingue de la déjà conséquente bibliothèque dédiée à la reine en évitant de se situer dans le très manichéen et peu pertinent débat entre un favoritisme régionaliste breton et une hostilité nationaliste française. Son travail est celui d'un historien de métier, structuré autour de trois thématiques clés: la politique de la reine Anne, la construction de son image de son vivant même et sa mémoire dans les siècles qui suivirent sa mort.

L'A. s'affronte au genre complexe et retors de la biographie, situé à la frontière entre récit historique et fiction; une tension peut-être encore accrue ici par le fait que son texte appartient à la collection de biographies historiques de Gallimard, l'une des principales maisons littéraires françaises. L'opinion commune attend du genre biographique qu'il exalte d'exceptionnelles singularités, des figures hors du commun. Le sujet a ainsi tendance à être soustrait à l'influence du social pour tendre vers l'individualité quasi pure. On lit ainsi d'Anne qu'elle posséderait un »destin d'exception« (p. 10).

Cependant, l'A. ne peut, ni ne veut esquiver les structures. Féodalité finissante et État dynastique (français) tardo-médiéval sont, sous sa plume, des acteurs aussi importants que l'individu Anne de Bretagne. Ainsi, le conflit entre le duché de Bretagne et le royaume de France s'inscrit dans le schéma classique de la lutte des souverains français contre les derniers féodaux (Bourgogne, puis Bretagne et enfin Bourbon; p. 15). L'impact de la défaite bretonne sur la formation de la conscience politique de la reine est très justement souligné (p. 90) puisque ce moment fondateur éclaire les principaux aspects de sa politique, sorte de stratégie du moindre mal visant à préserver une part d'indépendance bretonne, voire la possibilité d'une future indépendance pleine et entière. C'est bien sûr dans ce sens qu'il faut interpréter son (court) mariage avec Maximilien de Habsbourg (il vise, sans succès, à contrecarrer la mainmise de Charles VIII sur le duché; p. 104-108), tout comme le traité de mariage signé avec Louis XII, le 7 janvier 1499 (p. 163-164). Ce dernier texte apparaît à la fois comme une alliance entre deux personnes et un traité entre deux puissances. Anne y retrouve le gouvernement du duché et s'assure que celui-ci sera hérité par le puîné du couple (p. 165). L'hôtel de la reine est un autre truchement de son pouvoir, en ce que les hôtels princiers tardo-médiévaux et renaissants demeurent des organes de gouvernement. Certes, l'hôtel d'Anne n'est pas un hôtel pleinement souverain à l'échelle du royaume, mais il l'est bien à l'échelle du duché de Bretagne. Il permet à la reine de redistribuer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des ressources et donc de s'attacher des fidélités, de soutenir une politique culturelle et donc symbolique influente, et de jouer un rôle clé dans la constitution d'alliances matrimoniales (p. 228 f.).

Le genre biographique fait souvent la part belle au pathos. Il porte une tendance à se focaliser sur l'intimité du sujet, sur ses sentiments personnels. On sait combien l'interprétation des sentiments dans les sources tardo-médiévales et renaissantes est complexe, tant l'expression du sentiment est souvent une mise en scène du sentiment, et donc une forme du discours politique. L'A. discute cet aspect du règne (par ex. p. 74, 200, 219), laissant en quelque sorte cohabiter une veine »pathétique«, en surface (l'amour entre le roi et la reine), avec une analyse politique et symbolique des sentiments. Il me semble ainsi tout à fait légitime d'avancer, avec l'A., que l'exceptionnelle symbolique qui entoure Anne de son vivant a pu fonctionner comme une sorte de compensation face à la conquête du duché de Bretagne par la France. La reine apparaît, par exemple, comme l'instigatrice d'entreprises historiographiques d'envergure, tant bretonnes que royales françaises (le cas de Jean Lemaire de Belges, par ex. p. 242).

L'A. est donc conscient des limites d'un genre biographique qu'il embrasse afin de rétablir une Anne de Bretagne historique face aux multiples Anne des mémoires concurrentes; ambition légitime mais qui semble parfois rattrapée par le poids de ces mêmes mémoires. Ainsi, l'indistinction entre histoire et mémoire affleure parfois. On le constate très formellement d'abord dans la bibliographie finale qui ne présente aucune distinction, pourtant nécessaire, entre les sources et les travaux (une demande de l'éditeur?). Le traitement réservé à plusieurs travaux historiques en est aussi le signe. Bien que les mauvaises biographies de la reine soient critiquées (Minois, par ex., en p. 274), d'autres travaux pourtant tout aussi problématiques sont eux utilisés sans mise en garde. C'est le cas de la biographie de Louis XII par Bernard Quilliet, texte brochant un portrait à charge du monarque tout influencé par une tradition biographique remontant au moins à Michelet. Enfin, plusieurs textes non contemporains de la reine sont utilisés sans qu'il soit fait mention de leur postériorité, élément critique clé pourtant, comme par exemple les »Vies des dames illustres« de Brantôme ou l'»Histoire de Bretagne« (1707) de Guy Alexis Lobineau. Certains discours fictifs présents dans ces œuvres sont même recopiés tels quels (par ex., p. 70–71).

La focalisation de l'ouvrage sur la reine, voire sur le couple qu'elle forme avec Louis XII, conduit peut-être aussi à la mitigation de l'importance du contexte géopolitique international, celui des guerres d'Italie. Quand celui-ci apparaît, c'est de manière fugace, souvent par le biais d'expressions relevant du *topos* et qui font en réalité partie des stratégies discursives des acteurs du conflit (par ex. *la furia francese*, p. 151, expression clé d'une propagande de guerre anti-française). Parfois, des sources majeures des guerres d'Italie sont convoquées, comme les chroniques de Jean d'Auton ou le manuscrit de correspondances fictives entre Anne de Bretagne et Louis XII conservé à Saint-Petersbourg. Cependant, l'identité des

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96880](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96880)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

auteurs, leurs objectifs et la place de leurs textes dans un discours politique français sur l'Italie ne sont que partiellement évoqués. Le cas du manuscrit de Saint-Pétersbourg est exemplaire. Bien sûr, l'amour entre Anne et Louis y est mis en scène et fait écho à l'union entre Bretagne et France. Mais le manuscrit révèle aussi et surtout le projet politique d'une Italie française, caressé par Louis XII et que la correspondance fictive avec la reine permet d'exalter. Ce discours sur une »Franco-Italia« apparaît comme l'un des traits dominants de toute la littérature curiale du règne de Louis XII.

On l'aura compris, mes reproches, fruits d'une lecture attentive et qui m'a procuré du plaisir (ce qui n'est pas sans importance), sont avant tout adressés au genre biographique lui-même, en particulier dans une certaine tradition intellectuelle française héritière d'un Sainte-Beuve ou d'un Alexandre Dumas.

Au final, cette biographie d'Anne de Bretagne est un bon livre, en ce qu'il propose une synthèse efficace et des mieux informées sur un règne important de l'extrême fin du Moyen Âge français.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wietse de Boer, *Art in Dispute. Catholic Debates at the Time of Trent: with an edition and translation of key documents*, Leiden (Brill Academic Publishers) 2021, XI–414 p., ill. (Brill's Studies on Art, Art History, and Intellectual History, 59), ISBN 978-90-04-42128-8, EUR 149,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ralph Dekoninck, Louvain

La littérature relative au décret sur les saintes images (pour être plus exact: le Décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints, et sur les saintes images) promulgué par le concile de Trente en 1563 lors de son ultime session a fait l'objet ces dernières années de nouvelles études, principalement à l'occasion du 450^e anniversaire de la clôture du Concile, études renouvelant et/ou prolongeant les recherches séminales d'Hubert Jedin, mais aussi celles d'autres chercheurs comme Giuseppe Scavizzi, Christian Hecht ou François Lecerle. L'un des principaux contributeurs à ce renouvellement est, avec Pierre Antoine Fabre («Décréter l'image? La XXV^e session du Concile de Trente», 2013), très certainement Wietse de Boer, professeur d'histoire à l'université de Miami. Ses nombreux articles sur la question et à présent ce livre essentiel ont le grand mérite de jeter un nouvel éclairage non pas sur les conséquences du décret tridentin, terrain déjà assez bien labouré par la recherche, mais sur sa genèse au milieu du XVI^e siècle. C'est ainsi qu'il nous fait découvrir le débat interne à l'Église catholique qui porte essentiellement sur le double héritage de Nicée II et de la scolastique, principalement sur la question épineuse du type de vénération à adresser à l'image. Si le premier héritage a déjà été bien identifié, tant sa présence est patente dans le décret, une moindre attention a été prêtée au second alors qu'il fait l'objet d'un intense débat intra-catholique durant la longue phase de maturation des positions qui trouveront finalement à s'exprimer en 1563 et qui suivront la ligne adoptée à Nicée II plutôt que celle fidèle au thomisme. W. de Boer met bien en évidence les tenants et les aboutissants de cette controverse, les principaux auteurs ici étudiés cherchant à asseoir théologiquement et philosophiquement les arguments censés contrer les critiques protestantes, mais aussi les voix réformatrices qui se sont élevées au sein même de l'Église catholique. Ces auteurs au cœur de cet ouvrage sont le théologien espagnol Martín Pérez de Ayala, membre de la deuxième commission préparatoire du décret sur les saintes images, le dominicain français Mathieu Ory, longtemps grand inquisiteur à Paris, et qui s'oppose aux thèses du précédent, et deux autres dominicains, Ambrogio Catarino Politi et Iacopo Nacchianti, également impliqués dans le concile de Trente. Pour la première fois, leurs contributions au débat font l'objet d'une édition critique et d'une traduction anglaise qui constituent plus de la moitié du volume. C'est très certainement là l'apport majeur de W. de Boer: celui de mieux faire connaître les pièces essentielles



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

du dossier qui étaient, jusque-là, très peu accessibles, ne serait-ce qu'en raison de la langue utilisée, le latin, mais aussi de la nature manuscrite de certaines de ces pièces (le traité d'Ory et le premier brouillon du décret tridentin).

Cette accessibilité s'en trouve renforcée par la première partie du livre qui vient mettre en perspective historique et théorique l'apport de ces textes et le rôle joué par leurs auteurs dans la réflexion qui a précédé et en partie présidé à la préparation du décret tridentin. Le premier chapitre aborde l'héritage thomiste qui est au cœur des débats depuis le Moyen Âge, de même qu'il fait le point sur l'état des répliques catholiques aux critiques protestantes, pour terminer sur le rôle joué par Marcello Cervini, membre influent de la curie romaine qui deviendra, pour une année seulement, le pape Marcel II. Le deuxième chapitre présente les arguments avancés par les acteurs précités (Pérez de Ayala, Ory, Catarino, Nacchianti). À travers ces deux premiers chapitres, on apprend que le principal point d'achoppement touche à l'interprétation d'une thèse de Thomas d'Aquin qui défend l'idée selon laquelle une même adoration doit être rendue à l'image du Christ et au Christ lui-même qui, sans se confondre ontologiquement, sont liés par la ressemblance. L'enjeu est de savoir si le mouvement de l'âme vers l'image comme image a son terme directement dans le signifié (on voit l'image du Christ, on pense au Christ), ou s'il s'arrête d'abord sur l'image pour ensuite se prolonger vers le signifié (on voit l'image du Christ, on pense d'abord à l'image du Christ et ensuite on pense au Christ). Comme le montre très bien W. de Boer, ce débat proprement scolastique entremêle étroitement des enjeux philosophiques et théologiques qui touchent aussi bien à des questions de perception de l'image que de connaissance par l'image, tout en engageant un délicat questionnement sur les pratiques religieuses.

Quant au troisième chapitre, il aborde ce qu'il nomme «les réverbérations», lesquelles nous dévoilent d'autres moments et d'autres lieux (le colloque de Saint-Germain-en-Laye de 1562), d'autres acteurs (les dominicains Tommaso Eliseo et Feliciano Ninguarda, ainsi que le jésuite Diego Laínez) et en particulier l'importance de la «French connection» qui a été décisive dans le choix de consacrer in extremis une session du Concile à la question des images. L'originalité de ce chapitre tient aussi à l'examen d'un premier brouillon du décret conciliaire redécouvert par l'auteur. Le tout se termine par une ouverture au-delà de Trente, en envisageant les positions adoptées par ces théologiens influents que furent Gabriele Paleotti et Robert Bellarmine, le premier proposant, en matière de vénération des images, une discrète ouverture vers une prise en considération des qualités formelles et matérielles des images, quelque peu sous-estimées par l'auteur. Cette première partie se conclut toutefois sur le constat d'un silence sur les enjeux proprement artistiques, alors que ceux-ci sont à cette même époque au cœur de bien d'autres débats propres à la littérature d'art. Il conviendrait donc de prolonger cette étude en envisageant les résonances de ces enjeux relatifs à la transparence ou transivité et à l'opacité ou réflexivité de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

la représentation dans les arts de cette époque. Si le débat qui se joue au sein de l'Église apparaît être déconnecté des réalités artistiques contemporaines, il trouve malgré tout un écho certain dans la »réforme« des arts qui s'opère à la fin du XVI^e siècle, sous l'influence d'abord de peintres comme les membres de la famille Carracci. Elle entre par ailleurs en résonance avec les réflexions développées dans le champ de la théorie de l'art sur la fabrique mentale de l'image artistique, une théorie qui s'apparente en effet moins à une théorie du beau qu'à une théorie de la connaissance par l'image, qui devient une théorie de la création de l'image et par l'image, envisageant tant le rapport du créateur à l'image créée que le rapport du spectateur à cette même image. Autant de pistes donc pour des études à venir qui pourront tirer pleinement parti de cette dorénavant incontournable contribution de W. de Boer.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Markus Debertol, Markus Gneiß, Julia Hörmann-Thurn und Taxis, Manfred Hollegger, Heinz Noflatscher, Andreas Zajic, Sonja Dünnebeil (Hg.), »Per tot discrimina rerum« – Maximilian I. (1459-1519), Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2022, 528 S., 128 Abb., ISBN 978-3-205-21602-5, EUR 130,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gérald Chaix, Paris

Le cinquième centenaire de la mort de Maximilien I^{er}, souverain du Saint-Empire romain germanique et bâtisseur de la maison d'Autriche, est à l'origine de ce dense et magnifique ouvrage. La richesse des illustrations, l'abondance des notes et la présence d'un index détaillé en font un instrument de travail précieux. Il reprend les ambitions de l'étude en cinq volumes, échelonnés de 1971 à 1986, d'Hermann Paul Wiesflecker, constamment citée: faire du règne de Maximilien un observatoire privilégié du »changement d'époques« (*Zeitenwende*), du XV^e au XVI^e siècle. Il s'agit de prendre en compte la »révolution médiatique«, l'humanisme et la Renaissance, l'élargissement des horizons et les premières formes du capitalisme, la lutte pour l'hégémonie qui se joue alors en Italie, la construction de l'État moderne, mais aussi les tensions sociales et les révoltes paysannes, ainsi que les tensions religieuses et les Réformes. Le volume rassemble trente-six contributions, regroupées selon huit thèmes.

»Gouverner en période de transition«. Deux traits caractérisent la période: la place prépondérante que joue la culture de la Renaissance en Europe et la constitution d'un système politique regroupant les puissances du moment (W. Schmale). Cette évolution ne remet pas en cause les relations de confiance sur lesquelles l'exercice du pouvoir continue de se fonder (J. Hirschbiegel). C'est dans ce contexte que se détache la personnalité d'un souverain attentif aux nouveaux moyens de communication et habile dans leur utilisation, ambitieux mais impécunieux (M. Holleger). Sa »modernité« est encore plus nette si on la compare à celle de son père Frédéric: celui-ci paraît par trop figé, celui-là par trop mobile (P.-J. Heinig). L'»humanisme politique«, qui pourrait caractériser ce règne, est d'ailleurs loin d'être aisément mis en œuvre (V. Huth).

»Environnement et réseaux«. »Tu felix Austria, nube«: le célèbre dicton sous-tend la contribution de C. Antenhofer sur Maximilien et les femmes: sa mère Éléonore de Portugal et ses deux épouses successives, Marie de Bourgogne et Bianca Maria Sforza. Elles peuvent lui servir de modèle, élargir ses alliances, apporter des dots substantielles. Les ordres de chevalerie – celui de la Toison d'or, fondé en 1430 par le duc Philippe le Bon (S. Dünnebeil) et celui de Saint-Georges, fondé en 1469 par Frédéric III (I. Wiesflecker-Friedhuber) – contribuent à définir, tant bien que mal pour le



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

premier et de manière inachevée pour le second, les liens du souverain avec la noblesse. H. Notflascher et B. Péterfi concluent également de manière nuancée leur étude des relations de Maximilien et de la cour impériale (où Josel de Rosheim ne cesse de plaider en faveur de ses coreligionnaires) avec la minorité juive, alors confrontée avec les expulsions et la destruction des écrits judaïques. Focalisée sur deux médecins juifs, Jacob ben Jechiel Loans et Paolo Ricci, U. Schattner-Rieser souligne l'accueil favorable dont ils bénéficient de la part de Frédéric III et de Maximilien, et le rôle bénéfique qu'ils jouent en faveur de l'apprentissage de l'hébreu.

»Beaux-Arts et construction mémorielle«. Bien illustrées et solidement documentées, quatre contributions réexaminent les relations de Maximilien avec les artistes, notamment Albrecht Dürer et Hans Burgkmair (T. Schauerte), le portrait de famille du souverain et le rôle de celui-ci dans la représentation dynastique (L. Madersbacher), l'utilisation des gravures produites par Albrecht Altdorfer et son atelier pour célébrer le triomphe de l'empereur (E. Michel), et l'architecture funéraire, fondamentale dans la construction mémorielle (R. Prochno-Schinkel).

»Littérature et propagande«. S. Füssel livre une riche contribution sur les rapports de Maximilien avec l'imprimé: pas seulement ses propres écrits – notamment »Weißkunig« (sur lequel J.-D. Müller revient pour étudier la réception d'Enea Silvio Piccolomini et les débuts de l'humanisme en Allemagne) et »Theuerdank« (dont D. Wegener analyse par ailleurs plus particulièrement l'édition de 1517 et l'ajout, demeuré manuscrit, du chapitre 117 consacré à la croisade) – mais aussi les gravures aux dimensions extraordinaires consacrées respectivement à l'arc et au Grand Char triomphal. Il prend également en compte les tracts (*Flugblätter*) et les journaux. Déjà utilisés par Frédéric III, ces modes de communication n'avaient connu qu'une diffusion restreinte (*litterae clausae*). Avec un tirage, qui atteint 300 à 500 exemplaires, ils touchent désormais un public plus large (*litterae patentes*). Maximilien a impressionné ses contemporains et occupe effectivement une place originale dans l'histoire du pouvoir et des médias. Deux articles sont consacrés à »la cour et ses plaisirs«: celui de N. Schwindt qui traite de la musique, celui de M. Fink et J. Nowaczek qui porte sur la danse.

La montée en puissance de l'État est abordée à travers les études très précises et neuves des finances et des financiers (C. Lackner), du droit et de l'exercice de la justice (M. P. Schennach), et de diverses innovations bureaucratiques (C. Haidacher ainsi que N. Krajicek). L'Europe de Maximilien est abordée à travers l'analyse des liens entre Maximilien et les dynasties ibériques et notamment de la stratégie matrimoniale de la maison d'Autriche, bien servie par le sort (F. Edelmayer); l'étude de la place centrale de l'Italie dans la politique de l'empereur (C. Lutter et son approche culturelle de l'histoire politique); le réexamen de la politique novatrice de Maximilien dans l'Europe du Nord et de l'Est, marquée notamment par la figure du diplomate Herberstein (M. Wakounig); et la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

présentation (accompagnée par un florilège de documents archivistiques) des relations mouvementées avec la Confédération helvétique (P. Niederhäuser).

Avec huit contributions, le dernier chapitre – »Le Saint Empire romain et les territoires héréditaires« – est le plus important. Outre ses efforts, largement infructueux, de réformer en sa faveur les institutions impériales, les deux sujets de préoccupation étaient pour Maximilien le maintien de la paix et le financement de sa politique (D. Heil). Ce qui explique le nombre élevé – 18 – des diètes (*Reichstage*), plutôt efficaces sur le premier objectif, plutôt réservées, au grand dam de Maximilien, sur le second (R. Seyboth). Son »mariage« avec les Pays-Bas, que Marie de Bourgogne lui apporta en dot, fut également tourmenté: à la mort de son fils Philippe, il dut en confier la régence à sa fille Marguerite (J. Haemers). Les relations étaient en revanche plus intenses et apparemment plus apaisées avec les différents territoires autrichiens: la Haute-Autriche (A. Niedstätter) et l'Autriche intérieure (R. Schäffer). L'Autriche était en effet militairement et financièrement, mais aussi humainement, indispensable à la politique mise en œuvre par Maximilien (A. Zajic). Les liens y étaient aussi plus personnels, comme en témoignent l'acquisition du comté de Goritz (Görz) en 1500 (M. J. Wenninger) et le château de Wels où l'empereur s'éteint le 12 janvier 1519 (W. Aspernig).

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96882](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96882)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Yohann Deguin, L'écriture familiale des Mémoires.
Noblesse. 1570–1750, Paris (Honoré Champion)
2020, 374 p. (Lumière classique, 117), ISBN
978-2-7453-5374-0, EUR 55,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stephanie Bung, Essen

Adelsmemoiren der Frühen Neuzeit üben eine spezifische Faszination auf heutige Leserinnen und Leser aus. Durch die romantisierende Brille des 19. Jahrhunderts scheinen sie auf das selbstbewusste Ringen des modernen Individuums mit der eigenen Vergangenheit vorauszuweisen, dem aktuell auch in der Gegenwartsliteratur viel Aufmerksamkeit geschenkt wird. Dieser Wahrnehmung, dass wir es im Falle dieser Texte also mit einer *écriture intime* zu tun hätten, tritt Yohann Deguin entschieden entgegen. Ein großes Verdienst seiner Studie liegt in eben dieser Entschiedenheit, mit der er den sozialen Ort aufzeigt, dem die adligen Autorinnen und Autoren des Ancien Régime unverbrüchlich verpflichtet sind. Das Kollektiv, das ihr Schreiben auf fundamentale Art und Weise orientiert, ist die Familie, doch dürfen weder dieses Schreiben noch dieses soziale Gefüge als selbstverständliche, voneinander unabhängige Größen aufgefasst werden, die sich einfach aufeinander abbilden ließen. Vielmehr werden die untersuchten Texte als sichtbarer Pol einer Handlungslogik betrachtet, in der das Schreiben des Einzelnen das Kollektiv, durch das es bewegt wird, als *famille d'encre* zugleich hervorbringt. Die Studie zeichnet sich also durch einen praxeologischen Ansatz aus, der sowohl den Familien- als auch den Literaturbegriff aus einer historisch informierten Perspektive beleuchtet.

Der erste Teil der Studie konzentriert sich auf die Frage, wie (Wahl-)Verwandtschaften im Text artikuliert bzw. als textuelle Konstellationen – und für wen – sichtbar gemacht werden. Die einzelnen Elemente der Konstellationen beschränken sich dabei nicht auf die »mots de la tribu« (S. 47–56), also die zeitspezifischen Bezeichnungen für Blutsverwandtschaft, sondern erweitern sie zu vielgliedrigen »réseaux de solidarité« (S. 57–110), in die sich insbesondere Freundschafts- und Klientelbeziehungen integrieren lassen. Das »Ich« des Schreibenden wird als ein »singulier-collectif« verstanden, das neben dem »Nous-Je« auch das »Tu-Nous« umfasst, nämlich die Nachkommenschaft, die in der *famille d'encre* ihren virtuellen Platz hat:

»Le mémorialiste s'érige ainsi en médiateur idéal entre une génération-modèle, qui lui est contemporaine, à laquelle il tend un miroir et une génération future, invitée à trouver dans les Mémoires un récit familial à valeur de mythe, sur les fondations duquel affermir une identité qui ne peut pas s'envisager hors de la famille dont on hérite et qu'on doit rendre après se l'être approprié par l'écriture« (S. 184).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Auf dem Schachbrett familiärer Konfigurationen und im Spannungsfeld von Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft werden typische »Familienfiguren« bewegt (S. 127–181), wobei deren Bewegungsmuster durchaus von einem individuellen Ordnungswillen geprägt sind. Das Individuum entwirft sie jedoch zu keinem Zeitpunkt außerhalb des gemeinschaftlichen Raumes, in dem es schreibend operiert: »[...] il s'agit d'un lieu où s'exprime un collectif, certes revu à travers le filtre d'un moi, mais d'un moi qui ne s'envisage jamais hors d'une communauté« (S. 11).

Der zweite Teil der Studie betont die materielle Verfasstheit der ausgewählten Memoiren. Die Autorinnen und Autoren jonglieren nicht nur mit Familienfiguren, sondern ebenso mit Texten, Narrativen und Artefakten. Auch unter diesem Gesichtspunkt ist das Schreiben immer schon eine Rekonfiguration von Elementen, die dem entstehenden Text vorgängig sind und dem familiären Umfeld entstammen, von der Genealogie über die Hagiografie und das Totengedenken bis hin zur Gemäldegalerie. Aus der intertextuellen bzw. intermedialen Perspektive tritt so im Spiegel der Memoiren ein Charakteristikum frühneuzeitlichen Schreibens insgesamt hervor, nämlich die ungezwungene Selbstverständlichkeit, mit der die eigene Komposition zum Palimpsest gerät.

»Le mémorialiste réactive les anecdotes entendues ou lues, retrace la généalogie, peint le portraits [sic !] de grandes figures familiales, rebâtit le patrimoine terrien de sa maison, décrit les lieux, paysages et domaines qu'on associe à son nom et s'ancre dans une réalité géographique, au fur et à mesure qu'il constitue à travers eux, ou bien floute, son portrait en enfant de famille. Loin d'être un rapporteur, il crée en recomposant« (S. 185).

Besonders eindrücklich sind die Ekphrasen der hauseigenen Gemäldegalerien in den Texten von Bussy-Rabutin und der Grande Mademoiselle (S. 304–309). Deren Memoiren sind zugleich ein gutes Beispiel für die Übersetzung der respektiven Genealogien in die narrative Ökonomie des Schreibens (S. 272–276). In beiden Fällen operieren die Schreibenden auf der Grundlage bereits vorhandener Repräsentationen ihrer Familien. Mit Blick auf ihre idealen Leserinnen und Leser konfigurieren sie jedoch das Vorhandene neu und aktualisieren das Familiengedächtnis aus ihrer eigenen Perspektive. Den Charakter eines Palimpsests haben die untersuchten Memoiren mithin in doppelter Hinsicht: Zum einen lassen sie ganz konkret andere Texte und Artefakte durch sich hindurchschimmern, zum andern handelt es sich um Superpositionen im Sinne Walter Benjamins – ein sozialer und literarischer Ort, an dem verschiedene Zeiten aufeinandertreffen. »Inscrit dans le groupe familial, le mémorialiste est tendu entre une famille présente – ses collatéraux, sa parenté contemporaine –, une famille passée – ses ancêtres – et une famille future – ses descendants. Ces trois niveaux de la famille forment le soubassement du récit mémorialiste« (S. 319).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die Studie umfasst einen Untersuchungszeitraum von fast zweihundert Jahren, auf den sich die ausgewählten Memoiren gleichmäßig verteilen. Die im Titel überraschend allgemein gehaltene Bezeichnung *noblesse* – schließlich handelt es sich um ein von den jeweiligen Zeitgenossen als extrem differenziert wahrgenommenes System gesellschaftlicher Räume – wird durch das vielschichtige Korpus der analysierten Texte verständlich: Hier sind Autorinnen und Autoren aus Familien des Hochadels und aus Königshäusern ebenso vertreten wie Verfasserinnen und Verfasser von Memoiren, die einem vergleichsweise niederen Adel entstammen. Das Korpus berücksichtigt zudem unterschiedliche Subgenres (militärische, mondäne und religiöse Kontexte), die europäische Perspektive sowie das nahezu ausgewogene Verhältnis der Geschlechter, das im Zusammenhang mit Adelsmemoiren zu Recht besonders betont werden darf. Zahlreiche Fallbeispiele aus multiplen Kontexten unterstützen daher die grundlegende These dieser Studie, die sich abschließend noch einmal folgendermaßen formulieren ließe: Die *écriture familiale* dominiert als gattungsrelevantes Charakteristikum der Adelsmemoiren die von Fall zu Fall divergierende *posture* der Autorinnen und Autoren, die sich in erster Linie über ihre Zugehörigkeit zu einer Gruppe wahrnehmen, auch wenn sie dabei durchaus ihre eigenen Ziele verfolgen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Antonella Del Prete, Anna Lisa Schino, Pina Totaro (ed.), The Philosophers and the Bible. The Debate on Sacred Scripture in Early Modern Thought, Leiden (Brill Academic Publishers) 2021, XIV–303 p., 4 fig. (Brill's Studies in Intellectual History, 333), ISBN 978-90-04-41863-9, EUR 124,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Silvia Richter, Frankfurt am Main

Der vorliegende Sammelband ist aus der internationalen Tagung »I filosofi e la Bibbia: Letture filosofiche delle Scritture in età moderna« [*Die Philosophen und die Bibel: Philosophische Lektüren der Heiligen Schrift in der Neuzeit*] hervorgegangen, die vom 9. bis zum 10. Mai 2019 in Rom und Viterbo stattfand und von unterschiedlichen, italienischen Forschungsinstitutionen und Universitäten organisiert wurde: der Fakultät für moderne Sprachen und Literaturen, Geschichte, Philosophie und Rechtswissenschaften (DISTU) der Universität Tuscia, der Fakultät für Philosophie der Universität La Sapienza in Rom und dem Institut für das Europäische Lexikon der Intellektuellen und der Ideengeschichte (ILIESI-CNR)¹ des Nationalen Forschungsrats in Rom. Schon die interdisziplinäre Zusammenarbeit dieser verschiedenen – philosophischen, philologischen, historischen sowie ideengeschichtlichen – Forschungseinrichtungen lässt erahnen, wie umfangreich das behandelte thematische Spektrum der Beiträge ist.

Die sechzehn Autoren und Autorinnen – bis auf zwei Ausnahmen alle aus dem italienischen akademischen Raum – setzen dabei in fünf Kapiteln jeweils unterschiedliche Schwerpunkte, die den Themenkomplex des Einflusses und der Rolle des biblischen Textes in den philosophischen Reflexionen der Frühen Neuzeit umkreisen. Wie die drei Herausgeberinnen in ihrer programmatischen Einleitung unterstreichen, kommt dabei dem 17. Jahrhundert eine Schlüsselrolle zu, wobei gerade dieser Zeitraum immer noch ein gewisses Desiderat darstellt: Denn mit Ausnahme der Pionierarbeit von Amos Funkenstein »Theology and the Scientific Imagination from the Middle Ages to the Seventeenth Century« (1986) und einiger anderer allgemeiner Monografien, gibt es nur wenige Studien, die die Beziehung der Philosophen zur Heiligen Schrift in der Frühen Neuzeit umfassend und gründlich rekonstruieren. Ziel und Motivation der Tagung sowie des anschließenden Sammelbandes war es daher, den Diskurs über die verschiedenen philosophischen Lesarten der Bibel in der Frühen Neuzeit interdisziplinär zu beleuchten, mit Fokus auf dem 17. Jahrhundert.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Siehe: <https://www.iliesi.cnr.it/> (abgerufen am 20.02.2023).

Zunächst rückt im ersten Kapitel (»Enquiring on Moses«) die zentrale Figur des biblischen Moses in den Blickpunkt: Während Simonetta Bassi dessen vielfältige Darstellungen in der Renaissance analysiert, fokussiert Pina Totaro die Figur des Moses im Kontext des philosophischen Werks Baruch de Spinozas. Bassi arbeitet heraus, dass sich die Analyse der unterschiedlichen Bilder Moses' als nützlicher Sensor erweist, der den Wandel der Urteile und Werte in der Frühen Neuzeit aufzeigt: War Moses zu Beginn der Renaissance vor allem ein Gesetzgeber und Führer, so wandelte sich sein Bild während und vor allem am Ende des 16. Jahrhunderts immer mehr zu einer Art Magier und religiösem und politischem Hochstapler. Dies betrifft auch Überlegungen zu seiner Rolle als Verfasser des Pentateuchs: Pina Totaro weist in ihrem Beitrag darauf hin, dass der Ursprung der Kritik an Moses' Autorschaft der Bibel sich zwar bis ins Mittelalter zurückverfolgen lässt, jedoch zwischen dem 16. und 17. Jahrhundert in besonderem Maße Konjunktur hatte. Spinozas Rolle hebt sie in diesem Kontext hervor: Denn erst mit seinem exegetischen und philosophischen Denken setzt die erste wirkliche Krise der Theologie ein, indem ihre Deutungshoheit philosophisch hinterfragt und ihr Forschungsgebiet neu definiert wird.

Im zweiten Kapitel wird der Bereich der Prophetie in den Mittelpunkt gerückt (»Prophet's Witnessing«): Detailreich und präzise werden ihre Natur und ihr Status in den drei Kapiteln von Guido Giglioni, Anna Lisa Schino und Diego Donna vor dem Hintergrund und in Auseinandersetzung mit den philosophischen Reflexionen Tommaso Campanellas, Thomas Hobbes' und Baruch Spinozas analysiert. Hierbei werden die theologisch-politischen Implikationen des Stellenwerts der Prophetie in der Frühen Neuzeit im Kontext der Reflexionen des jeweiligen Philosophen ausgelotet.

Der Zusammenhang zwischen der rationalen Theologie und der natürlichen Religion bzw. Vernunftreligion ist Thema des dritten Kapitels (»Rational Theology and Natural Religion«): Hierbei werden von Sarah Hutton die Ansichten der englischen Philosophin Anne Conway sowie Henry Mores, einem der führenden Vertreter der Cambridge Platoniker, in Bezug zur Bibel untersucht. Das Werk des englischen Theologen John Biddle und der englischen Unitarier zur Zeit John Lockes werden im Beitrag von Luisa Simonutti analysiert; Stefano Brogi erörtert die Reflexionen des französischen Frühaufklärers Pierre Bayle zur Bibel.

Pascal, Hobbes und Spinoza stehen im Fokus des vierten Kapitels (»The Moral Message of the Bible«), das um die Relevanz und Aussagekraft der moralischen Botschaft der Bibel kreist: Simone D'Agostino geht dabei der Frage nach dem Zusammenhang von Frieden und Wahrheit in Pascals »Pensées« nach, unter besonderer Berücksichtigung des Fragments L974/S771, das nicht in den herkömmlichen Editionen auftaucht und daher einen besonderen Stellenwert für die Analyse einnimmt. Unter dem sprechenden Titel »An Association without Power?«, widmet sich Francesco Toto Hobbes' Reflexionen der frühen christlichen Gemeinschaften, insbesondere im Hinblick auf die Aspekte der Demokratie, Gabe



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und Anerkennung. Spinozas »Tractatus theologico-politicus« wird von Giovanni Licata mit der Frage nach der philosophischen Bedeutung des in Herz und Geist des Menschen »eingeschriebenen göttlichen Gesetzes« beleuchtet.

Schließlich wird im fünften und letzten Kapitel (»The Accomodation Doctrine«), anhand von Fallstudien zu Johannes Kepler, Marin Mersenne, René Descartes und seinen niederländischen Anhängern sowie Isaac Newton und Christian Wolff, die neue Verwendung der Doktrin der accomodatio als Vehikel für einen Bruch mit der Tradition erörtert: Die Beiträge von Édouard Mehl, Claudio Buccolini, Antonella Del Prete, Matteo Favaretti Camposampiero und Franco Giudice umreißen dabei zwar philosophisch unterschiedliche Fragestellungen, allen gemeinsam ist jedoch die Auseinandersetzung mit der zentralen Problematik des Spannungsverhältnisses zwischen dem hermeneutischen Interesse der Philosophie und der Re-Evaluierung und (Neu-)Interpretation der Bibel.

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass der Band die enorme Spannbreite der behandelten Themen, die hier nur angerissen werden können, am Ende der Lektüre fruchtbar einlöst: Das Buch ist somit weit mehr als »nur« ein Sammelband zu einer Tagung, sondern eröffnet neue und für die Forschung innovative Perspektiven auf den Austausch und die kritische Beziehung der Philosophen der Frühen Neuzeit mit der Heiligen Schrift. Die verschiedenen Interpretationen der Bibel können in diesem Sinne als eine Art Schmelztiegel gesehen werden, in dem viele der Themen, die für die Philosophie der frühen Neuzeit von entscheidender Bedeutung waren, reflektiert wurden und darüber hinaus den Weg ebneten, die Werte der Toleranz und der *libertas philosophandi* zu begründen, wie die Herausgeberinnen in der Einleitung betonen. Die Zusammenstellung der unterschiedlichen Beiträge, die sich inhaltlich ergänzen, liest sich dabei schlüssig. Die Themenvielfalt bietet ein facettenreiches Kaleidoskop. Zudem, auch dies sei abschließend erwähnt, wird jeder Beitrag abgerundet durch eine umfangreiche Bibliografie, die zu einer weiterführenden und tiefergehenden Lektüre zur jeweiligen Thematik motiviert.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96885](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96885)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Tobias Dienst, Konfessionelle Konkurrenz. Gelehrte Kontroversen an den Universitäten Heidelberg und Mainz (1583–1622), Tübingen (Mohr Siebeck) 2021, 460 S., ISBN 978-3-16-159216-4, EUR 109,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean Schillinger, Nancy

Dans l'histoire allemande, la période désignée comme l'«ère confessionnelle» (*Konfessionelles Zeitalter*), entre la paix de religion d'Augsbourg (1555) et le début de la guerre de Trente Ans (1618), est fréquemment considérée comme un temps de repli sur soi des trois Églises, chacune développant une orthodoxie tatillonne et intolérante, peu favorable aux innovations théologiques. Les textes polémiques publiés par les représentants des Églises, largement délaissés par les recherches historiques, sont censés refléter ces tendances. L'auteur entend mettre en lumière une réalité différente. Sans nier les côtés sombres et destructeurs des polémiques, il s'attache à montrer en quoi les controverses confessionnelles érudites ont constitué un élément de modernisation et à souligner que celles-ci, loin de témoigner d'un repli sur soi des érudits de chaque camp, ont eu un effet stimulant, impliquant aussi la prise en compte des positions adverses et de leurs fondements intellectuels.

L'étude se fonde essentiellement sur les controverses entre les théologiens des universités de Heidelberg et de Mayence, profondément marquées par leur appartenance confessionnelle. La proximité géographique entre les deux villes (un peu plus de 70 km) allait de pair avec une forte opposition religieuse: Heidelberg était la capitale d'un territoire devenu calviniste de par la volonté de son souverain (l'électeur palatin) au terme d'une évolution conflictuelle, alors que Mayence était le siège d'un archevêché où les jésuites tenaient le haut du pavé. Entre les deux universités régnait une situation de «concurrence de proximité» (*Nachbarschaftskonkurrenz*), comparable à celle qui existait entre Strasbourg et Molsheim. L'appartenance calviniste de Heidelberg constitue une donnée importante pour plusieurs raisons: en Allemagne, le calvinisme était minoritaire dans le monde protestant, il était en conflit tant avec le catholicisme qu'avec le luthéranisme et de lui émanait une radicalité théologique et politique bien supérieure à celle du luthéranisme. On rappellera simplement que c'est du Palatinat calviniste que jaillit l'étincelle qui embrasa l'Europe pour 30 ans à partir de 1618. À Heidelberg et à Mayence, on trouve une élite théologique très bien formée, consciente des enjeux de la controverse, maîtrisant les techniques de la polémique et disposant de l'outil éditorial indispensable à la diffusion de ses écrits. Le sous-titre de l'ouvrage rappelle qu'il s'agit de «polémiques érudites», ce qui implique plusieurs données: le choix de la langue (le latin, évidemment), le recours à l'argumentation éliminant (en principe) l'invective et les attaques ad hominem et une limitation sociale.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Les universités de Heidelberg et de Mayence avec leurs théologiens les plus en vue, David Pareus et Abraham Scultetus du côté protestant et Martin Becanus et Adam Contzen du côté catholique, figurent au centre de l'étude. Mais dans beaucoup de cas, les polémiques débordent ce cadre étroit et prennent une dimension européenne, comme dans le cas des discussions à propos du serment d'allégeance imposé par Jacques I^{er} d'Angleterre à ses sujets catholiques en 1606. En outre, les polémiques se complexifient, puisque s'y surajoutent des oppositions internes aux deux camps, débouchant sur des controverses intra-confessionnelles. Les calvinistes de Heidelberg avaient des désaccords théologiques majeurs (par exemple sur la question de la présence réelle) avec les luthériens qui détenant notamment l'université de Tübingen, proche du Palatinat, et les jésuites devaient parfois se justifier du non-respect des consignes édictées par Rome ou de prises de position hasardeuses en faisant valoir la situation propre à l'Allemagne, terre de frontière confessionnelle.

Les polémiques théologiques s'adressaient en principe à l'adversaire confessionnel, qu'il s'agissait de réfuter, de faire douter et, éventuellement, de convertir. Des conversions ont certes eu lieu, mais il est manifeste que la fonction prioritaire des polémiques était différente, dans la mesure où elles visaient prioritairement le camp de leurs émetteurs et constituaient un moyen de resserrer les rangs et de s'immuniser contre les attaques de l'adversaire.

Les domaines touchés par les controverses sont très larges. Ils concernent des points de théologie (la doctrine de la justification et de la grâce), des pratiques pieuses (les confréries mariales catholiques et la place des images dans les églises), mais également des aspects relevant davantage de l'histoire (notamment en relation avec la célébration du jubilé protestant de 1617), de l'astronomie (querelle du calendrier engendrée par la réforme grégorienne) et de la politique (détermination des relations entre l'autorité politique et l'Église). La discussion de la notion de tolérance, sous des modalités bien éloignées de celles que l'on envisagerait aujourd'hui, constitue également un point significatif.

Le propos de l'étude n'est pas tant la présentation de ces controverses que la mise en évidence de leur apport en termes de modernisation, de développement des savoirs et de capacité à la communication interconfessionnelle. Les controverses ne sont pas un dialogue de sourds, car chacun cherche les moyens d'être compris de l'adversaire et d'argumenter sur des bases susceptibles d'ébranler ses convictions. Les catholiques, auxquels on reprochait un faible intérêt pour la Bible, développèrent l'exégèse biblique et l'étude du grec et de l'hébreu, alors que les protestants s'ouvrirent davantage à la patristique. Dans les deux camps, la philologie s'imposa comme un recours indispensable. Des controverses à propos de la donation constantinienne ou de la papesse Jeanne conduisirent à développer les études historiques et à approfondir les méthodes fondées sur l'étude des sources, ce



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

qui amena les deux camps à se distancier de faits manifestement légendaires. La querelle du calendrier est un exemple éloquent des conditions dans lesquelles furent menées certaines polémiques, dans la mesure où les protestants savaient que leur position était erronée du point de vue scientifique, mais s'obstinèrent à rejeter le calendrier grégorien jusqu'en 1700, parce que l'avènement de celui-ci avait été promulgué dans une bulle pontificale et qu'il était impensable de reconnaître une décision émanant de celui que les protestants désignaient comme l'Antéchrist.

La conclusion de cette étude détaillée, fondée sur de très nombreux textes, réaffirme qu'il est erroné d'envisager les différentes confessions dans leur isolement, alors qu'elles entretenaient un rapport de concurrence, qui déboucha sur des processus d'intensification des publications, de modernisation des méthodes, d'ouverture à des paradigmes nouveaux, et, dans certains cas, à des transferts de savoirs d'un camp à l'autre.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Stefan Droste, Offensive Engines. Projektemacher und Militärtechnik im langen 18. Jahrhundert, Stuttgart (Franz Steiner Verlag) 2022, 452 S. (Wissenschaftskulturen. Reihe I: Wissenschaftsgeschichte, 3), ISBN 978-3-515-13242-8, EUR 72,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anke Fischer-Kattner, München

Stefan Droste analysiert in seinem Buch über Militärtechnik im langen 18. Jahrhundert (hier: 1650–1800) die prekäre Stellung von Projektemachern und ihre Bemühungen um auskömmliche Anstellung. Für das Ende seiner Untersuchungsepoche konstatiert er, dass sie sich erfolgreich in »die Rolle eines abhängigen Erfinders im Dienst des entstehenden Staates« (S. 383) einfügten. Im Sommer 2023 trifft der implizite aktuelle Bezug zu überwiegend projektförmigen Beschäftigungsverhältnissen in der Wissenschaft (#IchBinHanna) einen Nerv. Jenseits davon gelingt es dem Autor aber vor allem, mit Hilfe der Akteur-Netzwerk-Theorie (ANT) eine neue Perspektive auf die Verbindung von Wissens- und Militärgeschichte zu eröffnen.

Die im Rahmen des DFG-Graduiertenkollegs 1507 »Expertenkulturen des 12. bis 18. Jahrhunderts« entstandene Göttinger Dissertation behandelt die soziale Figur des Projektemachers, wie sie im späten 17. Jahrhundert von Daniel Defoe, Johann Joachim Becher und Gottfried Wilhelm Leibniz prominent beschrieben wurde. Sie erschien mit ihren zwischen Handwerk und Gelehrsamkeit angesiedelten Innovationsideen als zwielichtiger Gegenpart zum sozial akzeptierten Experten. Die Bezeichnung selbst implizierte das Scheitern und unterschied den Projektemacher vom angesehenen Ratgeber. Doch Defoe, Becher und Leibniz, die selbst immer wieder mit unterschiedlichsten Projekten aufwarteten, versuchten, die Figur positiv umzudeuten. Die aktuelle, akteurszentrierte Wissensgeschichte eignet sich diese Umdeutung an und versteht Projektemacher als Protagonisten eines dynamischen Innovationsstrebens jenseits der klassischen Gelehrtenwelt im 17. und 18. Jahrhundert¹. Droste macht diesen Ansatz für die (neue) Militärgeschichte fruchtbar.

Die Arbeit folgt den Spuren von Ingenieuren, Artilleristen und Erfindern, die mit ihren Projekten zur Verbesserung der Kriegstechnik an europäische Höfe herantraten. Mit Archivmaterialien aus dem Alten Reich (v. a. Brandenburg-Preußen, Österreich und Sachsen, zu Einzelprojekten auch Niedersachsen und Hessen) sowie aus England und den Vereinigten Niederlanden



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Vgl. neben den von Droste herangezogenen Arbeiten z. B. auch Maximilian E. Novak (Hg.), *The Age of Projects*, Toronto 2008.

zeigt Droste, wie die Stellung von Erfinder und Erfindung sozial ausgehandelt wurde. Dabei verweist das Wortspiel »offensive engines« einerseits auf den Einsatz der entworfenen Geräte in der taktischen Offensive zur Überwindung einer wahrgenommenen Unterlegenheit. Andererseits erschienen die Kriegsmaschinen auch »anstößig«, da sie im militärtechnischen oder sozialen Sinne inakzeptable Sprengkraft bargen. In dieser irritierenden Doppeldeutigkeit hatten sie entscheidenden Anteil an der »Verwissenschaftlichung des Krieges« (S. 152), die eine Brücke zwischen handwerklichen Nützlichkeitsabwägungen und theoretischer Gelehrsamkeit schlug.

Die aus den Science and Technology Studies (STS) stammende ANT widmet sich dem Zusammenspiel von Menschen und Objekten (Nichtmenschen), die gemeinsam Netzwerke bilden und darin Handlungsmacht entfalten². Im umfangreichen zweiten Kapitel behandelt Droste zunächst die menschlichen Akteure dieser Strukturen. Anhand fünf ausgewählter militärischer Protagonisten exemplifiziert er, in chronologischer Folge, je eine charakteristische Praxis des Projektemachens: das »Erproben« mit William Pettys Katamaran-Projekt, »Protegiere« (oder eher: Protektion suchen) mit John Perrys Plänen für ein Trockendock, »Beobachten« mit Nikolaus Heiliger (der die Ausspähung seiner Schiffsgeschütze fürchtete), das »Herstellen« von Brandmunition durch Christian von Bonhorst und das »Planen« militärischer Hilfsmittel wie Pontonbrücken bei Johann Gerum.

Das folgende Kapitel skizziert den historischen Kontext. Während die Historiografie den wissenschaftlichen und militärischen Entwicklungen der Epoche Revolutionscharakter zugeschrieben hat, weist Droste darauf hin, dass Zeitgenossen in der Kriegführung eher eine Stagnation diagnostizierten. Die militärtechnischen Projekte versprachen eine Überwindung des Patts und erregten so das Interesse der Mächtigen.

Kapitel 4 öffnet die »Black Box« (S. 261) des Kriegsgeräts, dem Droste mit John Law multiple Bedeutungen in »fraktionaler Kohärenz« (S. 292) zuschreibt. Die Erfindungen gingen für den taktischen Einsatz eine Verbindung mit den menschlichen Körpern der Armee ein. Ihre schwer kontrollierbare Komplexität und die stets präsente Gefahr von Zerfall oder Explosion destabilisierten dabei die Position der Projektemacher. Doch versprachen die Maschinen als »Kontaktmedium« (S. 266) für die Kommunikation mit einem Gönner in der höfischen Gesellschaft sogar bei ausbleibendem militärischen Nutzen Erfolg. Der »Steinhuder Hecht«, ein Unterwasserfahrzeug in Fischform, illustriert dies ebenso wie elaboriertes Dekor auf Artilleriestücken.

Das Streben der Projektemacher nach einer Expertenrolle zeigt Kapitel 5: Statt ihre Erfindungen handwerklich herzustellen,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Vgl. dazu grundlegend Bruno Latour, *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford 2005.

wollten sie Produktionsprozesse in gesicherten Staatsdiensten beaufsichtigen. Dafür mussten sie ihr Projekt in der »Ökonomie des Geheimen« (S. 300) günstig platzieren, es propagandistisch zeigen und zugleich entscheidende Details verbergen, ohne unaufrichtig zu wirken. Die Projektmacher buhlten um Patronage in einer »Ökonomie der Gunst« (S. 317), in der Fürstenmacht über ihre »prekäre Identität« (S. 344) entschied. Nahmen einflussreiche höfische Akteure das Angebot eines Projektmakers an, wurde es zu Herrschaftswissen.

Die von Droste unterstellten ökonomischen Logiken helfen dabei, Akteurshandeln zu erklären und die immer wieder behauptete mangelnde Rationalität ästhetischer oder utopischer Projekte als Vorurteil zu entlarven. Allerdings werden so Aspekte marginalisiert, die die Handelnden selbst durchaus hervorhoben. Waren z. B. der immer wieder betonte patriotische Impetus oder die Loyalität innerhalb des schon bestehenden Staatsdienstes nur Feigenblätter für ökonomischen Eigennutz? Gerade die neuere Wissensgeschichte, die ihre Akteure ernst nehmen möchte, lädt hier zum Weiterdenken ein.

Eine knappe Zusammenfassung zentraler Charakteristika der hybriden Projektmacher-Figur rundet die Arbeit ab. Am Ende steht ein Ausblick ins Luftkriegszeitalter, das im 1794 bei Fleurus eingesetzten Beobachtungsballon erstmals präsent war.

Insgesamt verbindet der Band überzeugend historisches Quellenmaterial und aktuelle Theorieangebote und bietet mit 36 hochwertigen, teils farbigen, Abbildungen auch ein ästhetisches Vergnügen. Mit hilfreichen Personen- und Sachregistern ausgestattet, schafft Drostes Arbeit einen wichtigen Referenzpunkt für Anschlussprojekte in Kultur-, Wissens- und Militärgeschichte. Im aktuellen wissenschaftspolitischen Kontext wirft das Buch damit auch die Frage auf, ob es hier statt der Aneinanderreihung prekärer Projektformen auch Hoffnung auf institutionalisierte Expertise in fester Anstellung gibt. Die Wissensgeschichte der Frühen Neuzeit erweist sich so in mehrerlei Hinsicht als höchst relevant.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Uwe Folwarczny, Lutherische Orthodoxie und konfessioneller Pragmatismus. Kurfürst Joachim Friedrich von Brandenburg zwischen Dynastie, Territorien und Reich, Berlin (Veröffentlichungen aus den Archiven Preußischer Kulturbesitz. Forschungen 20) 2022, ISBN 978-3-428-18263-3, EUR 109,90.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Andreas Mühling, Monreal

Der Historiker und Archivar Uwe Folwarczny greift mit seiner im Jahre 2019 an der Universität Potsdam vorgelegten Dissertation ein von der Forschung bislang nur am Rande behandeltes Thema auf: die Regierungszeit Joachim Friedrichs von Brandenburg. Denn diese politisch einflussreiche Persönlichkeit fand bislang in historischen wie kirchengeschichtlichen Abhandlungen nicht jene Beachtung, die ihr eigentlich zusteht und das zum Schaden der Sache: Gerade im ausgehenden 16. und beginnenden 17. Jahrhundert sind zahlreiche politische Prozesse in Bewegung, kumulieren politische, militärische wie wirtschaftliche Krisen, werden unterschiedliche und höchst divergierende konfessionelle Überzeugungen konfrontativ gelebt, aber auch Wege des politischen Miteinanders gesucht und pragmatisch umgesetzt.

Ein Grund dieser Vernachlässigung von Johann Friedrichs Regierungshandeln mag wohl auch darin liegen, dass seine Herrschaft bislang in der Forschung in einer Übergangszeit verortet wurde, welche in Brandenburg zwischen lutherischer-orthodoxen Überzeugungen der Obrigkeit und der Hinwendung Johann Sigismunds 1613 zur reformierten Konfession steht. Mit einer solchen Verortung folgt die historische Analyse nicht nur einem Konfessionalisierungsparadigma, sondern stellt Kurfürst Joachim Friedrich dadurch auch in den politischen Schatten seines Nachfolgers Johann Sigismund.

Diese Vernachlässigung räumt Folwarczny eindrücklich beiseite. Es ist das Verdienst seiner Studie, dass in ihr die politischen Absichten und Handlungen von Kurfürst Joachim Friedrich ausführlich dargestellt und interpretierend analysiert werden. Dabei folgt Folwarczny in seiner Arbeit keinem chronologisch-biografischen Aufbau, sondern unterteilt diese in insgesamt sechs thematische Kapitel: Einer ausführlichen Einleitung (A; S. 11–44) folgt eine Beschreibung der Herrschaft Johann Friedrichs als Markgraf von Brandenburg (B; S. 45–88). Zentrale Bedeutung im Gesamtduktus nimmt das Kapitel C ein, in dem die Regierungszeit Johann Friedrichs als Kurfürst von Brandenburg in den Jahren 1598 bis 1608 in den Blick genommen wird (C; S. 107–325). Dabei wird deutlich, dass Johann Friedrich innenpolitisch einen strengen lutherischen Kurs verfolgt, außenpolitisch jedoch – insbesondere mit Blick auf seine politischen Ziele in Jülich-Berg-Kleve-Mark



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

– höchst pragmatisch vorgeht. Konfessionelle Differenzen mit politischen Bündnispartnern wie den Niederlanden oder der Kurpfalz aus dem reformierten Lager werden zugunsten gemeinsamer politischer Ziele zurückgestellt.

In Kapitel D (S. 326–352) wird der Versuch einer zusammenfassenden Deutung seiner Regierungsjahre vorgelegt. Während Johann Friedrich innenpolitisch den lutherischen Bekenntnisstand Brandenburgs durch eine orthodoxe Bildungs- und Kirchenpolitik festigte, gelang ihm zudem die Stabilisierung seiner Herrschaftsansprüche in den ihm unterstellten Territorien. Zudem konnte er gegen den Widerstand Polens die Vormundschaft über den erkrankten Albrecht Friedrich von Preußen durchsetzen.

Abschnitt E (S. 353–539) führt insgesamt 22 Biogramme wichtiger Amtsträger auf. In den Biogrammen werden nicht nur biografische Entwicklungen der besprochenen Personen genannt. Insbesondere hebt der Autor ihre Bedeutung im brandenburgischen Netzwerk um Johann Friedrich hervor. Eine gelungene Auswahl von Werken dieser Amtsträger, eine Quellenübersicht, eine umfassende Literaturliste sowie, falls vorhanden, Signaturen der jeweils verwendeten Porträts runden dieses Kapitel ab.

Besonders hervorzuheben ist der Anhang (F; S. 540–625). Der um sich greifenden Unsitte, wissenschaftliche Arbeiten ohne ein Register zu veröffentlichen, wird von Folwarczny mit seiner Studie eindrucksvoll begegnet. Einem Abkürzungsverzeichnis sowie dem Stammbaum- und Tabellenverzeichnis folgt ein umfangreiches Quellen- und Literaturverzeichnis. Sorgfältig erstellte Personen-, Orts- und Sachwortregister vervollständigen diese Arbeit auf gelungene Weise.

Mit seiner Studie hat der Autor nicht nur die erste Darstellung der Regierungszeit Johann Friedrichs von Brandenburg vorgelegt. Folwarczny gelingt das Kunststück, in sprachlich eleganter Form nicht nur die innenpolitischen Bemühungen des Kurfürsten zu beschreiben, sondern auch die europäischen wie reichspolitischen Rahmenbedingungen seiner Regierung archivgestützt darzustellen. Auf diese Weise wird diese Studie zu einem wichtigen Nachschlagewerk brandenburgischer Politik am Vorabend des Dreißigjährigen Krieges. Erfreulich für den insbesondere an der rheinischen Landesgeschichte Interessierten ist die Tatsache, dass die politischen Kontexte um Jülich-Berg-Kleve-Mark ab 1609 ältere rheinische Vorarbeiten ergänzen. Überhaupt ist der souveräne Umgang mit den Archivalien ebenso hervorzuheben wie der sorgfältig erstellte Fußnotenapparat.

Einziges Manko dieser durchweg gelungenen Arbeit bleibt, nach Ansicht des Rezensenten, eine Unsicherheit bei der methodischen Ausgangsfrage. Worin besteht konkret der Vorzug einer »kollektivbiografischen« Vorgehensweise in Abgrenzung zur Prosopografie? Auch wenn die verwendeten Begrifflichkeiten in der methodischen Reflexion (S. 13–15) deutlich benannt werden, auch wenn das Ziel dieser Methode, nämlich eine »etatistische



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Verengung« des Konfessionalisierungsparadigmas vermeiden zu wollen, bestimmt wird, bleibt doch zu fragen, wie dies dem Autor gelungen ist und worin der inhaltliche Mehrwert einer kollektivbiografischen Darstellung von Amtsträgern gegenüber der Darstellung politischer Netzwerke denn eigentlich besteht.

Auch ist es bedauerlich, dass – auch aus nachvollziehbaren Gründen – eine Analyse der »persönlichen Konfessionalität« (S. 17) Johann Friedrichs anhand persönlicher Äußerungen nicht durchgeführt wurde. Der Erkenntnisgehalt solcher Aussagen sei sehr kritisch zu beurteilen, so heißt es zur Begründung. Daher sucht der Autor die konfessionelle Haltung des Kurfürsten anhand seiner tatsächlich umgesetzten Politik zu bewerten.

Allerdings gilt festzuhalten: Auch wenn konfessionellen Positionierungen von Spitzenpolitikern, nicht nur jener Jahre, methodisch mit großen Vorbehalten begegnet werden muss, so ist doch der Anspruch geäußerter Aussagen und die Wirklichkeit der dann umgesetzten Politik für eine Interpretation hilfreich.

Aber diese Bemerkungen sind Kleinigkeiten. Folwarczny gelang mit seiner Studie ein großer Wurf. Sie ermöglicht tiefe Einblicke in das politische Handeln einer zentralen Herrscherpersönlichkeit am Vorabend des Dreißigjährigen Krieges im Reich und wird auf Jahre hinaus ihren Wert behalten.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Daniel Fulda (Hg.), Aufklärung fürs Auge. Ein
anderer Blick auf das 18. Jahrhundert, Halle (Saale)
(Mitteldeutscher Verlag) 2020, 247 S., s/w., farb. Abb.,
ISBN 978-3-96311-402-1, EUR 38,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Saada, Paris

Que nous enseignent sur les Lumières les représentations – peintures, dessins, médailles, estampes, gravures, etc. – produites à l'âge des Lumières? Nourri par les travaux des historiens et des anthropologues qui ont mis en évidence le rôle primordial joué par la culture visuelle au XVIII^e siècle, le germaniste Daniel Fulda propose dans ce volume collectif d'aborder l'Aufklärung – les Lumières – sous le prisme des images, et en interrogeant la relation entre les représentations et les discours. Ainsi, cet ouvrage s'inscrit dans la perspective qui entend réhabiliter les images comme sources de connaissance en complément d'une approche qui a longtemps privilégié les textes, média favori des promoteurs des Lumières.

Comme Daniel Fulda l'explique dans son ample introduction, le choix de cette problématique vise à combler un déficit de la recherche sur les Lumières en renversant la perspective: jusqu'ici, les représentations qui mettent en scène le passage de l'ombre à la lumière ont été mobilisées pour illustrer les programmes des acteurs des Lumières mais jamais comme point de départ. Aussi Daniel Fulda réévalue la question des »Lumières avant les Lumières« à l'aune de l'iconographie en étudiant le rôle des images – particulièrement celles dans lesquelles le soleil chasse les nuages – dans un corpus composé des ouvrages publiés par les professeurs de l'université de Halle – berceau des Lumières – avant 1730. Il défend l'hypothèse selon laquelle dans le premier tiers du XVIII^e siècle, l'association des Lumières au progrès intellectuel a été mise en images avant d'être traduite en mots. Cette étude de cas le conduit à poser, de manière prudente, qu'il a existé un programme des »Lumières pour les yeux«, véhiculé par des images avant d'être conceptualisé. Il était plus facile de faire saisir ce qu'étaient les Lumières au moyen de représentations tirées de la météorologie – mettant en scène le soleil qui chasse les nuages – que par des raisonnements.

Ce constat ouvre à la question qui sert de fil directeur aux contributions réunies par Daniel Fulda: quels rôles les représentations des »Lumières« ont-elles joué chez les promoteurs du mouvement du même nom? Les images ont-elles été des outils pour traduire une pensée ou, au contraire, une forme propre de pensée? Comme Daniel Fulda le reconnaît lui-même, la limite de cette enquête est liée aux sources retenues et qui constituent le dénominateur commun aux contributions qu'il présente: les livres, c'est-à-dire les illustrations accompagnant des textes imprimés et, particulièrement, les frontispices. Ce choix implique un biais



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

puisqu'il étudie les représentations de l'Aufklärung dans un corpus qui relève de la catégorie »Aufklärung«. Ainsi en va-t-il de l'étude très fouillée proposée par Daniel Fulda lui-même dans une contribution sur le frontispice de l'»Encyclopédie« par Charles-Nicolas Cochin le Jeune.

Suivent trois contributions par des historiens de l'art: Britta Hochkirchen étudie la relation entre »montrer et ne pas montrer« dans les images érotiques à l'âge des Lumières, c'est-à-dire la manière dont l'observateur est intégré dans le dispositif qui »donne à voir«. L'image ici n'est pas comprise comme une illustration, mais comme un acte. Angelika Dreyer s'intéresse aux fresques du château du comte Josef Ferdinand von Tattenbach à Zell an der Pram. Elle analyse le lien entre les représentations des allégories mythologiques et les conceptions réformatrices »éclairées« défendues par l'Académie impériale d'Augsbourg (fondée en 1753). Michael Wiemers se concentre sur deux peintures de Charles Amédée-Philippe van Loo datées de 1764 qui témoignent de l'intérêt du peintre et de son public pour la physique de Newton et de la conception du monde à laquelle elle introduit.

La germaniste et spécialiste de didactique Wiebke Helm propose une contribution sur les représentations anatomiques du corps humain dans les livres pour enfants dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Elle met en lumière le rôle pédagogique des images dans les ouvrages adressés à la jeunesse: elles sont destinées à transmettre des connaissances sur le corps humain, un champ en pleine expansion.

Les deux contributions suivantes sont le fait de spécialistes de littérature anglophone – américaine pour l'un et écossaise pour l'autre. L'étude de Thomas Bremer se situe à l'intersection de l'histoire du livre, de la littérature et de l'art: quelles relations entretiennent les titres des livres donnés à voir dans les images avec les portraits représentés? Son analyse fait la part belle aux portraits de la marquise de Pompadour.

Les quatre dernières contributions ont été confiées à des germanistes: Sandro Jung étudie »La mort d'Abel« du libraire, auteur et illustrateur Salomon Gessner. Il analyse la nature de la relation entre l'image et le texte et leurs interactions. De la même manière, Alexander Košenina aborde les gravures de Johann Karl Wezel sous l'angle des relations entre logique du texte et dynamique de l'image. Christiane Holm s'interroge sur la fonction et l'efficacité des images à partir d'une étude des représentations de l'»Amour et Psyché« et montre comment celles-ci sont des compléments nécessaires au texte. L'ouvrage s'achève par une contribution de Stephan Pabst qui relativise la fonction des représentations visuelles chez Lessing, Kant et Lichtenberg.

Riche travail au croisement de la germanistique, de l'histoire du livre et de l'histoire de l'art, »Les Lumières pour les yeux. Un autre regard sur le 18^e siècle«, a le mérite de décentrer le regard d'un corpus trop souvent construit autour du texte en y intégrant

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96890](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96890)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'image. Cet ouvrage, qui ne se conclut pas, servira certainement de point de départ à d'autres études semblables. Soulignons qu'il contient de nombreuses reproductions d'excellente qualité.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96890](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96890)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kim Gladu, Huguette Krief, Marc André Bernier (dir.), La vertu féminine, de la cour de Sceaux à la guillotine, Paris (Classiques Garnier) 2022, 273 p. (Masculin/féminin dans l'Europe moderne, 34), ISBN 978-2-406-12582-2, EUR 28,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rotraud von Kulesa, Augsburg

Le présent volume collectif, dirigé par Huguette Krief, réunit douze contributions encadrées de réflexions préliminaires d'Huguette Krief et d'une postface de Marc André Bernier, qui posent la question de la vertu »féminine« comme un des socles de l'imaginaire des Lumières. En s'interrogeant entre autres sur l'héritage du discours de la vertu féminine, il reconsidère les Lumières dans leur dimension polygénétique.

Dans ses réflexions préliminaires, Huguette Krief rappelle ainsi les nombreuses interrogations qu'a suscité la question de la vertu au XVIII^e siècle, un concept cependant genré qui, pour la femme, peut être avant tout résumé en termes de chasteté, de soumission, de sensibilité, de bienveillance, de magistère des mœurs et de maternité (p. 14) et qui se nourrit aussi bien de la tradition antique que des Pères de l'Église.

Les douze articles qui suivent sont répartis en quatre sections dont la première traite des »Vertus exemplaires« en commençant par les réflexions de Jeanne Chiron sur la »galeries des femmes illustres« que Marie Leprince de Beaumont se propose de renouveler dans son entreprise journalistique du »Nouveau Magasin français«. Elle y entreprend de développer une définition d'un héroïsme au féminin »dans lequel le courage et la force des femmes choisies permettent de croiser morale et politique« (p. 40). Bénédicte Prot s'interroge par la suite sur l'intérêt pour le modèle spartiate dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et plus particulièrement sur les réflexions soulevées par la nudité des Lacédémoniennes qui renvoie cependant aux vertus républicaines. Une piste semblable est ensuite explorée par Marc André Bernier qui analyse l'imaginaire des Spartiates dans le »Traité de l'éducation des femmes« de Mme de Miremont et les »Entretiens de Phocion« de Mably.

La section suivante »Vertu et énergie« s'ouvre sur le débat autour de la vertu féminine dans le protestantisme qui doit être considéré dans le contexte de la catholicisation forcée imposée par l'édit de Fontainebleau. La question de la vertu comme acte de résistance est également traitée dans les deux articles suivants qui concernent notamment la période révolutionnaire. Marie-Laure Girou Swidersky analyse l'héroïsme vertueux de Manon Rolland, et Eliane Viennot interroge 51 textes féminins non fictifs par rapport à l'évocation de la vertu féminine.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sous le titre »Vertus et désirs« sont réunies trois contributions qui étudient la compatibilité du désir féminin avec la vertu. Huguette Krief ouvre le débat avec l'»Histoire de la Comtesse de Savoie« (1726) de Marie-Louise de Fontaine qui met en scène la constance féminine qui conjugue la rationalité et la sensibilité. Kim Gladu analyse un texte de Charlotte Bourette, la »Muse limonadière«, et le rapport entre la galanterie libertine et la morale. Fanny Lacôte examine l'époque postrévolutionnaire, et plus particulièrement le roman gothique au féminin qui comporte une critique des institutions patriarcales et ainsi une révision du concept de la vertu féminine.

La dernière et quatrième partie du volume »vices et vertus« pose en partie la question de l'éducation des femmes à la vertu. Ainsi, Geneviève Goubier fournit une relecture de l'»Émile« de Rousseau qui conçoit la vertu féminine comme »appropriation réfléchie et consentie« et obéit à une double nécessité: sociale et morale. Marco Menin, à son tour, interroge le »Discours sur l'Éducation des femmes« (1777) de Bernardin de Saint-Pierre par rapport à l'exemplarité de la vertu féminine comme orthopraxie. Finalement, Thomas Wynn nous mène hors du cadre purement littéraire avec Marie Catherine Taperet et l'affaire Lescombat, une des criminelles les plus célèbres du XVIII^e siècle, ce qui démontre de manière particulièrement frappante le caractère genré de concepts tels que le vice et la vertu.

En guise de conclusion, Marc André Bernier donne, dans sa postface, le résumé des idées principales des précédents articles et démontre ainsi que la réflexion sur la vertu féminine est au cœur des Lumières et contribue ainsi à répondre à la fameuse interrogation kantienne sur la nature des celles-ci qu'il faut envisager dans sa pluralité et à partir de sa polygenèse.

Avec ce volume nous avons une autre contribution essentielle à l'historiographie des Lumières qui rend parfaitement justice à sa complexité et ses ambiguïtés.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Franz-Josef Jakobi, Münster. Entstehung und
Geschichte der Stadt vom 8. bis 20. Jahrhundert,
Münster (Aschendorff) 2022, 704 S. Textband/545 S.
Begleitband, ISBN 978-3-402-13093-3, EUR 98,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marc Boone, Gand

En 1993 la ville de Münster en Westphalie fêtait les 1200 années depuis sa fondation par la publication (en trois tomes) d'une histoire de la ville. Presqu'au même moment a paru le tome consacré à la ville de Münster dans la série des atlas des villes (*Städteatlas*) de la Westphalie par les soins de Wilfried Ehbrecht. Alors pourquoi publier à peine trente ans après à nouveau une synthèse de l'histoire de la ville? L'auteur Franz-Josef Jakobi (depuis 1986 jusqu'à sa retraite en 2005 à la tête des archives de la ville de Münster) avance deux motivations. D'abord le constat que l'ouvrage paru en 1993 se présentait comme une somme exhaustive des connaissances à ce moment, et qu'avec 53 auteurs la lisibilité souffrait par moments d'un manque de cohésion. Ensuite, si en 1993 on ciblait ce qui manquait dans les connaissances concernant l'histoire de la ville, force est de constater que la recherche a depuis lors pu combler certains déficits. Cela se manifeste notamment par trois sujets de recherche pour lesquels la coordination a été confiée aux archives de la ville. Il s'agit d'abord de l'étude des institutions et des activités concernant l'assistance aux pauvres et la politique sociale de la ville en général (les archives des institutions caritatives forment une des séries les plus riches et des plus consistantes parmi les archives de la ville), ensuite de l'étude des membres de la communauté juive de Münster (1500 environ) qui ont subi pendant les années 30 et 40 les vagues successives de discriminations et de persécutions de la part du pouvoir nazi, et finalement de l'étude systématique du bâti et des maisons de la ville de Münster lancée par l'historien Karl-Heinz Kirchoff et reprise depuis 1998 par les archives de la ville.

Si l'action des archives de la ville a pu prendre un tel envol, l'existence même à Münster depuis 1970 d'un institut consacré à l'histoire urbaine comparée (Institut für vergleichende Städtegeschichte) a constitué un terroir fertile pour tout historien des villes. L'institut fait partie de l'université de Münster dont le département d'histoire très actif a toujours stimulé l'histoire de la ville et a contribué aux multiples commémorations des épisodes marquants de cette histoire. Par exemple, en 2005 la célébration de l'anniversaire de la fondation de l'évêché de Münster par le missionnaire des Frisons et Saxons Liudger à partir du cloître de Mimigernaford, élevé en évêché en 805. La présence d'un siège épiscopal a grandement influencé le développement et le rayonnement intellectuel de la ville comme en témoignent plusieurs chapitres du livre de Jakobi. L'histoire religieuse a fortement marqué l'histoire d'une ville entre autres par la présence et la prise de pouvoir par une communauté très



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

radicale de réformateurs anabaptistes et par la répression qui a suivi. La paix de Westphalie de 1648 signée à Münster et à Osnabrück a attiré vers la ville des représentants des pouvoirs en lice dans cette Europe fragilisée par les effets de la guerre de Trente Ans très dévastatrice. Dans les siècles suivants, Münster s'aligne en tant que ville de résidence d'un prince-évêque, sur l'histoire presque familière de beaucoup de villes allemandes. Ici comme ailleurs, la Révolution française a toutefois changé la donne. Les années d'occupation française à partir de 1806 – Münster devenait le chef-lieu du département de l'Ems – jusqu'en 1813, année de la défaite de Napoléon devant Leipzig, ont marqué la rupture avec le monde de l'Ancien Régime. L'introduction de nouvelles institutions juridiques, le remaniement du rôle et des possessions de l'Église et de la religion, l'abolition des corps de métiers, l'imposition du service militaire: un grand nombre de pratiques sociales et politiques changeaient fondamentalement et ces changements allaient persister alors que la ville et la campagne environnante étaient de nouveau intégrées dans le royaume de Prusse (dont elles avaient déjà fait partie brièvement à partir de 1802). Pour Münster commençait alors une existence comme chef-lieu provincial prussien. C'est finalement l'histoire de cette période englobant les deuxième et troisième empires allemands, les perturbations caractéristiques de la république de Weimar, la descente vers les atrocités de l'époque du national-socialisme et le lent processus de la reconstruction, qui apporte un nombre impressionnant de nouveautés historiographiques. La chronologie qui domine et ordonne le récit se poursuit jusqu'en 1975, moment où la ville intègre une partie importante des campagnes environnantes et (re)devient un centre régional. L'histoire de la ville de Münster, mises à part quelques situations spécifiques, se présente comme un reflet de l'histoire allemande en général. Parmi ces spécificités il faut souligner l'impact durable de la vie religieuse et des églises et de la vie culturelle en général qui ont fait que la ville épiscopale allant de Liudger à Clemens August von Galen se démarque par la continuation d'un catholicisme politique, malgré la violence étatique à laquelle la société urbaine s'est heurtée à plusieurs reprises.

Il est de nos jours relativement exceptionnel que l'histoire d'une ville sorte de la plume d'un seul historien. Dans le cas de Franz-Josef Jakobi il faut souligner que cette concentration unique de savoir historique dans le chef de quelqu'un qui a vécu la vie urbaine de Münster comme archiviste et comme bourgeois de la ville aboutit à une histoire urbaine d'une cohérence rare. Ajoutons que le récit s'accompagne dans le deuxième tome d'un dossier d'illustrations (reproductions d'œuvres d'art, cartes anciennes et modernes, photos) exceptionnellement riche, ainsi que d'une bibliographie et d'un index des personnes qui augmentent l'intérêt que l'on doit porter à cette publication qui dépasse de loin les frontières de la ville et du pays de Münster.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Susan C. Karant-Nunn, Ute Lotz-Heumann (ed.), The Cultural History of the Reformations. Theories and Applications, Wolfenbüttel (Harrassowitz Verlag) 2021, 324 p., 29 fig. (Wolfenbütteler Forschungen, 164), ISBN 978-3-447-11469-1, EUR 68,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marc Mudrak, Freiburg im Breisgau

Der vorliegende Sammelband ist zugleich historiografischer Rückblick, Werkstattbericht und Desiderateschau zur Erforschung der reformatorischen Bewegung der Frühen Neuzeit. Die Beiträge gehen zurück auf eine Konferenz in Wolfenbüttel im Jahr 2016. Die Autorinnen und Autoren kommen aus dem englisch- und deutschsprachigen Raum und versammeln sich unter der Prämisse der sozialwissenschaftlichen Kulturgeschichte. Damit stehen Diskurse, Objekte und Rituale im Fokus, die in den vergangenen Jahrzehnten die insbesondere in Deutschland bis dahin vorherrschende kirchengeschichtliche Forschung zur Religionsgeschichte der Frühen Neuzeit bereichert und um maßgebliche Horizonte erweitert haben.

Wie viel die Forschung dem englischsprachigen Raum verdankt, wird gleich zu Beginn im Beitrag von Charles Zika deutlich. Der Autor stellt insbesondere und zu Recht die bahnbrechenden Arbeiten von Robert Scribner heraus, der mit seinen Studien zu Flugschriften, Holzschnitten und der Ritualgeschichte für Generationen von Forschenden Türen geöffnet hat. Helmut Puff untersucht den Begriff der »Bedenkzeit«, die sich etwa Martin Luther vor seinem Bekenntnis zu seinen Schriften auf dem Wormser Reichstag ausbedungen hat. »Bedenkzeit« zu erbitten oder durchzusetzen stellte – in diesen wie in anderen Fällen – die Machtfrage: Wer kann Zeit geben, erweitern oder verkürzen? In einem spannenden Beitrag untersucht David M. Luebke anhand westfälischer Beispiele, wie sich Menschen unterschiedlicher, an sich oft schon komplexer Glaubenszugehörigkeiten Kirchen teilten oder zusammen – zumindest in manchen Teilen – darin Gottesdienst feierten.

Philip Hahn richtet den Blick auf ein noch eher unbestelltes Feld der Reformationsforschung: die Geschichte der Sinne in Theologie und Praxis, wobei sich letztere vor allem aus der Reichsstadt Ulm speist. Mit dem Gehörsinn im Speziellen befasst sich Francisca Loetz. Sie untersucht die Einführung und Entwicklung des Psalmensingens in den Gottesdiensten in Zürich im 17. Jahrhundert. Die visuelle Kultur untersucht Bridget Heal anhand der Illustrationen von Lutherbibeln im 16. und 17. Jahrhundert. Die Autorin arbeitet heraus, dass die Bilder biblischer Szenen für die Betrachterinnen und Betrachter nicht nur liebgewonnene Tradition, sondern auch durchaus emotionaler Identitätsmarker wurden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ute Lotz-Heumann zeigt in ihrem Beitrag, dass im Zeitalter von Reformation und Gegenreformation nahezu alles konfessionalisiert werden konnte, auch Wasser, genauer gesagt Wasser mit zugeschriebenen Heilkräften. Während von Katholikinnen und Katholiken die Heilkraft einer Quelle dem Wirken etwa von Heiligen zugeschrieben wurde, stand bei Lutheranern die Heilwirkung von Wasser schlicht für sich – löste aber auch wahrhaftige Pilgerreisen zu den Quellen aus. Kaspar von Greyerz untersucht eine nach seinen Worten spezifisch protestantische Wissenschaftsform zwischen 1750 und 1760: Die Naturaltheologie, die Gott in den Wundern der Schöpfung zu beweisen suchte. Äußerst einsichtsreich – und auch für die politische Gegenwart relevant – studiert Kathleen Crowther die frühneuzeitlichen Diskussionen darüber, wann menschliches Leben im Mutterleib genau beginnt. Dabei stellt die Autorin fest, dass in diesen Debatten die Stimmen von Frauen fehlten. Männer rissen die Expertise über den Körper von Frauen an sich und stritten darüber, wie werdendes Leben in weiblichen Körpern zu beurteilen und zu behandeln sei.

Ein bislang ebenfalls wenig behandeltes Thema untersucht Susan C. Karant-Nunn: die persönliche Sexualität des Asketen Jean Calvin und dessen Predigten über Sexualität. Karant-Nunn attestiert Calvin eine fast schon mönchische Enthaltsamkeit, beschränkend auf das Nötigste (die Erhaltung des Menschengeschlechts). Ebenfalls Neuland betritt Alexandra Walsham mit ihrem Beitrag, indem sie das Stereotyp der durch die Reformation nur auf ihre Rolle in Haus, Erziehung und Ehe reduzierten protestantischen Frau aufweicht. Sie zeigt, dass Mütter ihren Kindern religiöses Wissen vermittelten und somit große Prägekraft auf ihre Kinder hatten. Ebenfalls mit der Geschlechterrolle befasst sich Merry E. Wiesner-Hanks in ihrem Text über die Rolle von Frauen in der Kulturgeschichte der globalen Reformation.

Renate Dürr vergleicht in ihrem Beitrag die Praxis der Übersetzung von Texten und den darin enthaltenen Konzepten: zum einen bei Luther mit seiner Übersetzung der lateinischen Bibel, zum anderen beim spanischen Jesuit José de Acosta bei seinen Aufenthalten in Übersee. Ulrike Strasser schließt den Sammelband mit der katholischen Mission auf den Marianeninseln im 17. Jahrhundert. Die dort tätigen Jesuiten trafen auf Jenseitsvorstellungen der Bewohner, die durchaus anschlussfähig an katholische Ideen waren – dennoch mündete die Mission in Gewalt.

Die Aufsätze zeigen, wie vielfältig die Kulturgeschichte der Reformation mittlerweile ist. Sie geben spannende Einblicke in die aktuellen Tendenzen und machen Lust auf die künftigen Forschungen, die in diesem dynamischen Feld zu erwarten sind.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Simon Karstens, Untergegangene Kolonialreiche.
Gescheiterte Utopien in Amerika, Köln, Weimar,
Wien (Böhlau) 2022, 291 S., 16 Abb., ISBN
978-3-205-21471-7, EUR 39,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Peter Mainka, Würzburg

Auch wenn die Geschichte der Eroberung und Unterwerfung der Neuen Welten in den Amerikas noch immer als Heldengeschichte erzählt wird, so war die europäische Expansion des langen 16. Jahrhunderts durchaus mehr vom Scheitern als von spektakulären Siegeszügen einzelner Konquistadoren geprägt – ein Aspekt, auf den Simon Karstens schon in seiner umfangreichen, 2021 veröffentlichten Habilitationsschrift über »Gescheiterte Kolonien – erträumte Imperien«¹ aufmerksam gemacht hat und den er im hier vorzustellenden Buch »Untergegangene Kolonialreiche. Gescheiterte Utopien in Amerika« aufgreift und vertieft.

Nach Aussage des Autors ist sein neues Werk ein unmittelbares Folgeprodukt seiner Habilitationsschrift von 2021. Entgegen der ursprünglichen Absicht, den Inhalt der Habilitation für ein breiteres Publikum lediglich »in sprachlich anderer Form« (S. 280) aufzubereiten, stellt der Autor nun allerdings in zwölf Einzelkapiteln (S. 19–283) koloniale Projekte in den Amerikas vor, die im 16. und frühen 17. Jahrhundert realisiert wurden, aber nur kurze Zeit Bestand hatten. Die Anordnung der einzelnen Kapitel, die jeweils gegliedert sind in eine konzise Darstellung und einen Abschnitt mit kommentierten Quellen- und Literaturhinweisen, folgt dabei – unter Durchbrechung der Chronologie – »der östlichen Küstenlinie des amerikanischen Doppelkontinents vom hohen Norden bis in den tiefen Süden« (S. 9): von der Baffin Insel im Norden des heutigen Kanada westlich von Grönland, wo der Freibeuter Martin Frobisher (1535?–1594) auf der Suche nach der berühmten Nordwestpassage auf drei Seereisen (1576–1578) vergeblich versuchte, eine Siedlung aufzubauen (S. 19–37), bis Feuerland, eine durch die Magellanstraße von der Südspitze des amerikanischen Festlandes getrennte Inselgruppe, wo die vom spanischen Seefahrer Pedro Sarmiento de Gamboa (1532–1592) gegründete Befestigung Don Rey Felipe nur wenige Jahre (1584–1587) existierte (S. 265–277). Zwischen diesen beiden Extrempunkten verteilen sich dann von Nord nach Süd die anderen gescheiterten Kolonialprojekte, die im Buch behandelt werden: im heutigen Kanada: Nouvelle France am St. Lorenz-Strom (1534–1544 und 1600–1617), Neufundland (1578–1583) und die Acadie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Simon Karstens, *Gescheiterte Kolonie – Erträumte Imperien. Eine andere Geschichte der europäischen Expansion 1492–1615*, Wien, Köln, Weimar 2021.

(1606-1613); in den heutigen Vereinigten Staaten von Amerika (USA): Virginia (1571), North Carolina (1584-1590) und Florida (1562-1565); und schließlich in Südamerika: Venezuela als Kolonie des Augsburger Handelshauses Welser (1528-1556), Guayana (1595 und 1617) im Fokus von Walter Raleigh (1552?-1618), France Équinoxiale (1612-1615) in Maranhão und France Antarctique (1565-1560) in der Bucht von Guanabara vor Rio de Janeiro. Abgerundet wird das mit 16 Abbildungen und zahlreichen farbigen Illustrationen versehene Werk von einer Zeittafel (S. 285-287), dem Abbildungsverzeichnis (S. 288 f.) und einer Danksagung (S. 290 f.).

Das vorliegende Buch ist aber, wie aus dem instruktiven einführenden Kapitel (S. 5-17) hervorgeht, weitaus mehr als eine bloße enzyklopädische Sammlung von Fachartikeln zu kurzlebigen Kolonialreichen in der Neuen Welt. Der Autor nimmt uns mit auf »eine Reise zu historischen Schauplätzen, die sowohl Orte interkultureller Begegnung als auch des Untergangs europäischer Kolonialprojekte waren« (S. 279).

Sein besonderes Interesse bei den behandelten Kolonisationsunternehmungen gilt den jeweiligen Beziehungen zwischen Europäern und Indigenen – Beziehungen, die auf beiden Seiten von ganz unterschiedlichen Interessen und Erwartungen geprägt waren. Simon Karstens stützt sich in seiner Arbeit auf eine breite Quellengrundlage zeitgenössischer Berichte und Darstellungen unterschiedlicher literarischer Genres, die durchweg der geistigen Vorstellungswelt Europas verpflichtet sind. Zurecht weist Simon Karstens auf die Notwendigkeit hin, diese oftmals einseitigen, voreingenommenen und subjektiven Schriften einer umfassenden Quellenkritik zu unterziehen und im Lichte relevanter wissenschaftlicher Disziplinen (Geschichtswissenschaften, historische Literaturwissenschaften, Archäologie und Anthropologie) zu betrachten und zu verifizieren, um ihren historischen Aussagegehalt zu ermitteln. Und erst dann vermögen diese Quellen gelegentlich auch indigenen Akteuren eine Stimme zu geben, was umso wichtiger ist, als unmittelbare indigene Quellen über den Erstkontakt mit Europäern weitgehend fehlen.

Das etablierte Kolonialreich der Krone Spaniens, das in der Zeit der Iberischen Union (1580-1640) auch über das portugiesische Weltreich herrschte, diente den konkurrierenden französischen und englischen Propagandisten von Kolonialprojekten als Muster und Feindbild. Als Gegenmodell zum grausamen spanischen Herrschaftssystem entwarfen sie die utopische Vorstellung eines »idealen« Kolonialreiches: fruchtbar und ressourcenreich; wirtschaftlich vielversprechend und lukrativ; mit indigenen Bewohnern, die bereit waren, sich friedlich und ohne weitere Gegenwehr zu unterwerfen und freiwillig zum Christentum zu bekehren – die Utopie also einer neuen, besseren Gesellschaft der Zukunft in Übersee.

Die Perspektive des Scheiterns europäischer Expansions- und Eroberungspläne in den Amerikas korrigiert das traditionelle



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Narrativ des überlegenen europäischen Invasoren und Eroberers, macht die Indigenen wieder zu aktiven, selbstbestimmten Subjekten der Geschichte und wirft ein neues Licht auf die interkulturellen Beziehungen, die von entscheidender Bedeutung für das Gelingen oder Scheitern von kolonialen Projekten waren² – ohne dabei allerdings die faktischen Ereignisse der Unterdrückung und Vernichtung der indigenen Völker ausblenden oder relativieren zu wollen. Die Indigenen »kannten die Ressourcen und Gefahren des Landes und waren als Verbündete überlebenswichtig. Ohne ihre Führung und Nahrungslieferungen konnte kein Stützpunkt etabliert werden und ihr aktiver oder passiver Widerstand war mehr als einmal stark genug, um selbst eine gut ausgerüstete Streitmacht zurückzuschlagen« (S. 8).

Die hier vorgestellten, heute weitgehend in Vergessenheit geratenen gescheiterten Kolonialprojekte schärfen zweifellos den Blick für die komplexen Prozesse, die bei der Eroberung der Neuen Welt im langen 16. Jahrhundert der europäischen Expansion wirksam waren. Insbesondere verleihen sie den an den Kolonialprojekten beteiligten Akteuren ein schärferes und differenzierteres Profil als es bislang vielfach der Fall war: während die »Helden«-Figur des europäischen Konquistadoren weiter an Glanz einbüßt, wird das Handeln der Indigenen – in den unterschiedlichen historischen Kontexten der behandelten Fallbeispiele – immer mehr zum entscheidenden Faktor, der über Erfolg oder Misserfolg von Kolonien entscheidet. Damit leistet diese Geschichte der »untergegangene[n] Kolonialreiche« einen wichtigen Beitrag zur Revision längst überfälliger eurozentrischer Sichtweisen. Leider stimmt die Zeittafel am Ende des Buches (S. 285–287) nicht immer mit den Daten im Darstellungsteil überein.

² Laura Dierksmeier, Fabian Fechner, Kazuhisa Takeda (ed.), *Indigenous Knowledge as a Resource: Transmission, Reception, and Interaction of Knowledge between the Americas and Europe, 1492–1800*/El conocimiento indígena como recurso: transmisión, recepción e interacción del conocimiento entre América y Europa, 1492–1800, Tübingen 2021 (Ressourcenkulturen, 4).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Mathis Leibetseder, Joachim II. von Brandenburg.
Kurfürst zwischen Renaissance und Reformation,
Berlin (Duncker & Humblot) 2022, 756 S., 33
Abb. (Veröffentlichungen aus den Archiven
Preußischer Kulturbesitz. Forschungen, 15), ISBN
978-3-428-18478-1, EUR 129,90.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Holger Kürbis, Gotha

Die älteren brandenburgischen Hohenzollern des 16. Jahrhunderts haben unter biografischen Aspekten in der Geschichtsschreibung bisher eher wenig Aufmerksamkeit erfahren¹. Dieser Umstand erscheint vor dem Hintergrund der historischen Entwicklungen durchaus bemerkenswert, fielen doch in die erste Hälfte des 16. Jahrhunderts die nicht unkomplizierte Wahl Karls V. zum Römischen König und die sich verstärkende Auseinandersetzung mit dem Osmanischen Reich. Besonders die Reformation und deren vergleichsweise späte Einführung in der Mark Brandenburg, mit allen daran hängenden Konflikten, sowohl auf territorialer als auch auf Reichsebene und die wirkmächtigen Reichstage von Worms und Augsburg seien hier nur als Eckpunkte genannt. Mit Kurfürst Joachim I. und seinem Bruder, Markgraf (Kardinal) Albrecht, finden sich gleich zwei Widerstreiter der Wittenberger Theologen. Für gut drei Jahrzehnte gehörten somit zwei Hohenzollern gleichzeitig zum Kurkolleg. Zudem regierten Joachim I. und sein Sohn, Joachim II., jeweils mehr als 35 Jahre und prägten damit die Geschichte der Mark Brandenburgs aber auch des Alten Reiches für einen großen Teil des 16. Jahrhunderts.

Mathis Leibetseder, Referatsleiter im Geheimen Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, legt mit seiner äußerst umfangreichen Biografie Joachims II. die erste umfassende Lebensbeschreibung dieses Kurfürsten vor. Es ist dabei wenig überraschend, dass es der Kontext des 500-jährigen Reformationsjubiläums war, der den Anstoß für dieses Vorhaben gab, dem zunächst eine Ausstellung vorausging.

Das Werk gliedert sich neben einer kurzen Einleitung (S. 1-25), die sowohl eine Einordnung der Biografie als auch die maßgeblichen Grundsätze der Darstellung anschaulich umreißt, in drei Hauptabschnitte. Der erste Abschnitt ist dem Kurprinzen gewidmet (S. 26–150), in dessen Mittelpunkt, neben den spärlichen aktenmäßig belegten Nachrichten über den jungen

¹ Zuletzt erschien auch eine Biografie des Enkels Joachims II.: Uwe Folwarczny, Lutherische Orthodoxie und konfessioneller Pragmatismus. Kurfürst Joachim Friedrich von Brandenburg zwischen Dynastie, Territorium und Reich, Berlin 2022 (Veröffentlichungen aus den Archiven Preußischer Kulturbesitz, Forschungen, 20).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kurprinzen, dessen Verhältnis zum Vater, die Stellung innerhalb des Gesamthauses, die Bezüge zur Reformation und die erste Ehe stehen.

Der zweite Hauptabschnitt (S. 151–367) konzentriert sich auf die beiden Jahrzehnte zwischen 1535 und 1555, zwischen Regierungsantritt und Augsburger Reichstag. Am Anfang steht hier zunächst die nicht unproblematische Landesteilung, d. h. die Abteilung der Neumark für den jüngeren Bruder Johann. Das Zentrum des Abschnittes bildet die Einführung der Reformation und der neuen Kirchenordnung. Ausführlich wird der Ort der ersten lutherischen Abendmahlsfeier am 1. November 1539 diskutiert – Spandau oder Berlin/Cölln (S. 196–212). Die Quellen liefern, wie in vielen anderen Fällen auch, hier keinen eindeutigen Befund. Beachtenswert ist die Auflösung dieser Frage, die nicht auf das Wo des Abendmahls abzielt, sondern auf den Umstand selbst und dessen Verbreitung und damit auf die öffentliche Dokumentation der Anhängerschaft des Kurfürsten, wenn vielleicht auch nicht unbedingt an das lutherische Bekenntnis, so aber doch wenigstens an die neuen Zeremonien (S. 210–212).

Der letzte zentrale Abschnitt (S. 368–540) befasst sich mit Joachim II. als Renaissance-Fürst. In den Mittelpunkt werden hierbei die Kunstpatronage, die dynastische Politik und die unterschiedlichen Versuche des Ausbaus der Hof- und Landesverwaltung gestellt. Da sich die Mehrzahl dieser Aspekte chronologisch auf die im vorhergehenden Kapitel behandelten Jahrzehnte verteilte, wird hier wieder am Beginn der Regentschaft angesetzt. Den Abschluss bildet ein eigener, allerdings nur kurzer Abschnitt zum Tod des Kurfürsten und zum anschließenden Herrschaftswechsel (S. 541–559). Angeschlossen ist ein umfangreicher Anhang. Dieser besteht u. a. aus einer Zeittafel (S. 567–584) zu den zentralen Lebensstationen Joachims II. und den allgemeinen historischen Ereignissen, eine freundliche Zugabe für alle Leser und Leserinnen, die vielleicht in der Geschichte des 16. Jahrhunderts nicht ganz sattelfest sind. Sehr nützlich für die weitere Forschung dürften die ausdrücklich als »Materialien für ein noch zu erstellendes Itinerar Joachims« (S. 589) bezeichnete »Chronologische Ortsliste 1535–1571« (S. 589–651) sein. Diese beruht hauptsächlich auf den Urkunden und Schreiben, die der Kurfürst entwarf oder ausfertigte. Ein knappes Register, das Personen, Orte und Sachen umfasst, dient der etwas schnelleren Orientierung. Ein kleiner Tafelteil u. a. mit den bekannten Porträts des Kurfürsten und seiner Gemahlinnen, die die Abbildungen innerhalb des Bandes ergänzen, beschließt das Werk.

Die Klammer für Darstellung und Interpretation ist die Ambiguität des Kurfürsten. Die tatsächliche oder vermeintliche Unentschiedenheit in dessen jeweiliger Haltung und Argumentation ist das prägende Narrativ. Das ist nun nicht unbedingt neu. Neu ist hingegen die überwiegend positive Deutung dieser Ambiguität. Besonders auffällig wird das, wenn es um die Unterschiede, etwa der Politikstile Joachims I. und seines Sohnes, geht. Auf der einen Seite der willensstark, kompromisslos

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96895](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96895)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und egoistisch agierende Vater (u. a. S. 150), auf der anderen Seite der lange überlegende und taktierende Sohn, der über die Rolle des Vermittlers seine Ziele erreichen möchte. Nicht zweifelsfrei klären lässt sich die Ursache dieses ambigen Verhaltens des jüngeren Joachims. Ob dieses tatsächlich dem taktischen und abwägenden Kalkül und Geschick geschuldet ist, wozu der Autor mehrheitlich tendiert, oder doch eher einer Zögerlichkeit und Unsicherheit, die aus einer Entscheidungsschwäche resultierte, kann aufgrund der Quellenlage wohl kaum entschieden werden.

Nicht ganz glücklich erscheint die Trennung zwischen dem Reichsfürsten der ersten beiden Abschnitte auf der einen und dem Renaissance-Fürsten des letzten Abschnittes auf der anderen Seite. Zumal zahlreiche Aspekte, etwa die dynastische Politik oder die Landesverwaltung, einschließlich der Finanzen, von den in den ersten Abschnitten behandelten Themen der Territorial- und Reichspolitik nicht zu trennen sind, ja diese geradezu die Grundlagen des Handelns bildeten. Gerade im Hinblick auf die dynastische Politik relativieren sich auch die Unterschiede zwischen Joachim I. und seinem Sohn. Das Ziel war in jedem Fall der Erhalt der Dynastie und die Sicherung bzw. Mehrung des territorialen Besitzes für dieselbe. Geht man von dieser Prämisse, dem was der Autor »Partikularegoismus der Dynastie« (S. 475) nennt, aus, unterschieden sich Vater und Sohn allenfalls in der Wahl ihrer Mittel. Das ist auch ein gewisser Widerspruch zu der oben skizzierten Gegenüberstellung der beiden. In diesen Kontext gehören auch die Erfolge Joachims II. bei der Besetzung des Erzbistums Magdeburg und des Bistums Halberstadt mit einem Administrator aus dem Haus Hohenzollern (S. 465–476). Dass in Halberstadt dieses Projekt mit dem Tod des Markgrafen Sigismund im Jahre 1566 bereits wieder endete, wird nicht weiter thematisiert. Auch die Mitbelehrung der Berliner Hohenzollern im Jahre 1563 mit dem Herzogtum Preußen gehört in diesen Zusammenhang (S. 476–484). Neben der Heiratspolitik waren es solche Vorhaben, die Optionen auf eine ungewisse Zukunft waren.

Gestützt auf eine umfangreiche Akten- und Literaturkenntnis gelingt dem Autor neben der Lebensbeschreibung Joachims II. ein breites Panorama, das zahlreiche Aspekte der Geschichte Brandenburgs und des Alten Reiches sowie der europäischen Fürstengesellschaft berührt. Gerade auch jenseits der eigentlichen Landesgeschichte bietet dieses in mehrfacher Hinsicht gewichtige Werk zahlreiche Anknüpfungspunkte, etwa im Hinblick auf die dynastische Politik oder die Residenzbildung. Diese zwei vermeintlich bereits abgehandelten Felder sind, und das verdeutlicht auch dieser Band, keineswegs erschöpfend bearbeitet. In jedem Fall dürfte und sollte diese Biografie aber zur Diskussion anregen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ines Peper, Thomas Wallnig (ed.), Central European Pasts. Old and New in the Intellectual Culture of Habsburg Europe, 1700–1750, Berlin, Boston (De Gruyter Oldenbourg) 2022, 660 S., 26 Abb. (Cultures and Practices of Knowledge in History, 6), ISBN 978-3-11-064911-6, EUR 94,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stephan Sander-Faes, Bergen

Ines Peper and Thomas Wallnig's hefty conference proceedings contain three introductory and one concluding essay, as well as 18 dedicated chapters that illuminate various aspects – a »broad panorama« – of Central European intellectual cultures. Thematically, these revolve around the (Counter-Reformation Catholic) Church, the Holy Roman Empire, and the Habsburg monarchy. There is no way that a brief review might do justice to some, or all, of the essays present in this volume, which is why those interested in further particulars are recommended to visit the publisher's website¹. In what follows, I shall delimit myself to a few observations about the volume's underlying premises, its methodological approach, and its likely contribution to further research in this field.

In the editors' attempt to clarify their intentions, the three introductions by Peper (p. 3–19), Wallnig (p. 23–51), and O'Reilly (p. 53–95) outline, in much detail, the ambitious aims of the volume. As Wallnig declares boldly in his »roof intro«, the point of departure of the undertaking is the assumption »that intellectual history is a narrative«, thereby revealing at once the profound influence of what, for lack of a better term, might be called »(new) cultural history« into which the proceedings fall. Building on grand expositions that seemingly seek to simplify matters, Wallnig follows up on this notion by introducing »two chronological orientations« and »two epistemological variants« ... »Catholic universalism of the post-Westphalian era, and imperial globalism tending towards state formation processes of the later 18th century«, which are said to »represent complementary and at times conflicting or overlapping manifestations of the same historical setting – namely the intellectual culture of the Habsburg monarchy« (p. 21). In other words: the volume attempts nothing less than hypothesising that Central Europe differed – or not – markedly from the presumed norms of Western Europe's paths of modernisation.

This is a thought-provoking, if anachronistic and, frankly, quite contradictory assertion, and as such, it requires extraordinary proof. Yet, for all their extensive length, neither of the introductory



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110653052/html> (27 April 2023).

essays manages to coherently argue their case beyond reasonable doubt. Peper's section on »methodological tools« (p. 7–15) is little more than a listing, without much rank-ordering, of the ideas proposed by Central European – mainly German-language – scholarship falling largely into the Postmodern-Cultural Studies categories. As such, Peper's statement that »there is no clear and explicit development from darkness to light«, which rests »on the grounds of critical scholarship« that would be »a promotor of the values of modernism« (p. 15) is both inherently contradictory and essentially devoid of meaning. After all, Whig history as a (historical) artefact had been deconstructed by, ironically, Western historians like Herbert Butterfield almost a century ago².

The other two introductory essays are similarly problematic on terminological and conceptual grounds: on the one hand, neither geographical considerations (as in: a more or less clearly defined spatial framework) nor the volume's explicit focus on what Franz Fillafer calls »chronopolitics« (p. 570) are explained, no less defined, in unambiguous terms. What remains is a somewhat arbitrary focus on »Central Europe« revolving on the areas and territories dominated by the Habsburg dynasty, which, as the editors hold, would be Western Europe's (significant) »other« (p. 14). By contrast, neither Eastern and/or East-Central Europe nor social history play a large, if any, role in the volume; O'Reilly's call to move from the study of structure to process (in the singular) in »small places« is perhaps indicative of this conceptual blind spot as most essays are »doing« essentially microhistory of those on, or close to, the top of the socio-economic hierarchies. As such, the volume contributes another »perspective from the pinnacle« that has dominated – bedevilled – historiography from around 1800 to the aftermath of the Second World War³.

Thus, this volume, despite the many interesting contributions »in-between« the introductory essays and conclusion, leaves a quite ambivalent impression. This is quite sad, for the volume contains a great deal of original research essays (e.g., Mona Garloff's chapter on the Viennese used book trade, p. 313–334), but in the final analysis the proceedings' underlying conceptual premises fall (far) short of the outlined ambitions: from the strange and, in all honesty, off-topic and unquestioning, framing (»the narrative of the ongoing Covid-19 crisis«) and the one-off reference to the »mostly peaceful«⁴ Black Lives Matter protests in the wake of

² Herbert Butterfield, *The Whig interpretation of History*. London 1931; see also Marshall Poe, *Butterfield's Sociology of Whig History: A Contribution to the Study of Anachronism in Modern Historical Thought*, in: *Clio* 25/4 (1996), p. 345–363.

³ Franz A. Szabo, *Perspective from the Pinnacle: State Chancellor Kaunitz on Nobility in the Habsburg Monarchy*, in: Gabriele Haug-Moritz (ed.), *Adel im »langen« 18. Jahrhundert*. Vienna 2009, p. 239–260.

⁴ For the CNN report of the »fiery but mostly peaceful protests« in Kenosha, Wisc., see <https://www.youtube.com/watch?v=kIVhCkhOTRQ> (27 April 2023); note that Peper, »in summer of 2020«, refers to the »killing of

Frühe Neuzeit – Revolution – Empire (1500–1815)

DOI:

[10.11588/frrec.2023.2.96898](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96898)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous [CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the death of George Floyd to the absence of any definition of (cultural) »practices« (passim). As regards the latter, it shall be noted that »practices« could be defined as »the institutionalized processes and settled procedures regularly used for handling public matters«, which stands at odds with the biographical/small places approach proposed by the volume⁵. Moreover, Counter-Reformation Catholicism emerged well before the Peace of Westphalia that, if anything, delimited the purportedly »global« reach of Catholicism significantly, in particular in Central Europe. Similar reservations appear elsewhere, e.g., when it is asserted that, »unlike many other go-betweens in 18th-century Europe, Habsburg political, military, scientific, and commercial brokers were the agents of a first-rate political power« (p. 65–66). It is hard to reconcile such statements with recent research into the administrative, military, and economic realities of the era, which clearly show the preponderance of British and French domination, as well as the growing power of Tsarist Russia. The absence of economic and social history from the volume speaks much louder than any of the otherwise interesting case studies themselves.

As such, the volume is very ambivalent: several pieces of original research are buttressed by problematic conceptual premises grounded in ill-defined postmodern verbiage and, worse, the questionable hypothesis that there existed something like »Central European« or »Habsburg Science«. There was no such thing; there is but science, as Marianne Klemun also quipped at the »Empire of Circulation« conference in Vienna, Austria, in early October 2019, which was organised by Fillafer⁶. In the final analysis, the volume is perhaps best described by its own reference to »the early stage of Koselleck's ›Sattelzeit‹« (p. 14), by which is meant the ups – and downs – of crossing over »a *Bergsattel*, over which a wanderer passes from one valley to the next«⁷. In other words: once the pass summit is reached, the road inevitably leads the wanderer downhill.

George Floyd by police«, although the trial of Derek Chauvin began »only« in April 2021.

⁵ Sheldon S. Wolin, *Politics and Vision: Continuity and Innovation in Western Political Theory*, Stanford 2006, p. 7–8, at 7.

⁶ <https://www.hsozkult.de/event/id/event-90998?language=en> (27 April 2023). The author of this review was present at the Hofburg when Klemun made that statement.

⁷ George S. Williamson, *Retracing the Sattelzeit: Thoughts on the Historiography of the French Revolutionary and Napoleonic Eras*, in: *Central European History* 51 (2018), p. 66–74, at 68.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Johannes Reuchlin, Les Besicles (Augenspiegel)
suivi de Vie de Reuchlin, par Philipp Melanchthon.
Traduit par Hélène Feydy, Delphine Viellard et
Jean-Christophe Saladin, Paris (Les Belles Lettres)
2022, 447 p. (Le Miroir des Humanistes, 21), ISBN
978-2-251-45342-2, EUR 55,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean Schillinger, Nancy

Les événements connus sous le nom d'«affaire Reuchlin» appartiennent aux circonstances qui préparèrent l'avènement de la Réforme en Allemagne. Pierre Chaunu y voit, avec la publication du Nouveau Testament en grec par Erasme à Bâle en 1516, la marque du «climat de 1516–1517», caractérisé par le bouillonnement des milieux universitaires et humanistes dans toute l'Allemagne rhénane. Robert Mandrou souligne que cette affaire fit éclater les ressentiments des théologiens en place contre les novateurs et fut ressentie comme l'occasion d'une revanche par ceux que la critique érasmienne indisposait depuis des années. L'«affaire Reuchlin», partie d'Allemagne, toucha l'Europe entière (la Sorbonne fut invitée à donner son avis, défavorable à Reuchlin, soutenu en revanche par Erasme, Lefèvre d'Étaples et Hutten), et, parmi les protagonistes hostiles à l'humaniste de Pforzheim, on trouve Jacques de Hochstraten, Sylvestre Prieras et le cardinal Cajétan, qui figureront parmi les adversaires les plus déterminés de Luther.

L'«affaire Reuchlin» apparaît comme le condensé d'un conflit entre l'esprit nouveau incarné par l'humanisme et l'obscurantisme de théologiens fanatiques. Johannes Reuchlin (1455–1522) n'a pas laissé d'œuvre littéraire importante (quelques pièces de théâtre scolaires en latin), mais il fut un transmetteur de savoir essentiel. Il œuvra pour la diffusion du grec en Allemagne (il avait appris le grec à Paris et il forma la première génération d'hellénistes allemands), puis devint l'un des rares hébraïsants d'Europe occidentale (son intérêt pour l'hébreu fut suscité par Pic de la Mirandole, qui l'initia également à la Kabbale). Il était donc normal que l'on sollicitât son avis dans une affaire qui reflète bien le climat d'intolérance de l'époque et qui lui valut par la suite les pires ennuis et les persécutions les plus acharnées. Un juif converti nommé Johannes Pfefferkorn, auteur de treize ouvrages hostiles aux juifs, avait entrepris de faire confisquer et détruire les livres en hébreu et avait obtenu une décision allant dans ce sens. L'archevêque de Mayence et l'empereur Maximilien I^{er} demandèrent une expertise à plusieurs universités et à plusieurs érudits, et c'est ainsi que Reuchlin fut consulté. Il rendit bien entendu un avis négatif (dans sa «Recommandation» de 1510). Pfefferkorn, mécontent de voir son entreprise contrariée, publia contre lui un premier texte très violent et en appela aux dominicains, ses soutiens, qui finirent par convoquer Reuchlin devant l'inquisition de Mayence. L'affaire traîna en longueur pendant plus de dix ans qui virent



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

se succéder des condamnations, un autodafé, un acquittement, un appel, le transfert à Rome, un nouvel acquittement (1516) et la condamnation finale (1520), sous le double effet du scandale causé par la publication des »Lettres des hommes obscurs« par les partisans de Reuchlin (1515 et 1517) et du procès en hérésie contre Luther.

En réponse au »Miroir à main« de Pfefferkorn, Reuchlin rédigea un »Miroir des yeux« (1511), qui est le texte publié dans cet ouvrage en version bilingue: en allemand, le »miroir des yeux« désigne des lunettes, c'est-à-dire des bésicles (titre choisi pour la traduction française). L'ouvrage est rédigé essentiellement en allemand, avec un passage central en latin, témoignage de la volonté de Reuchlin de toucher à la fois les spécialistes et un public plus large. Reuchlin se défend et sauve sa réputation (valeur essentielle au XVI^e siècle, notamment dans le monde humaniste); à l'occasion, il égratigne sévèrement le »juif converti«, Pfefferkorn, dont il dénonce l'ignorance et la malhonnêteté. Le texte original n'est pas d'un accès facile, l'allemand du XVI^e siècle étant très éloigné de celui qu'on parle aujourd'hui. Il en existe une adaptation en allemand moderne et une traduction partielle en anglais. C'est la première fois qu'il est présenté au public français. La lecture n'est pas facilitée par le fait que Reuchlin (toujours dans un esprit humaniste) accumule les références érudites (il a largement recours à la Bible, aux pères de l'Église et aux théologiens modernes) peu familières au lecteur moderne.

L'introduction de Jean-Christophe Saladin permet de saisir les enjeux et les multiples péripéties de l'»affaire«. Le texte allemand (c'est-à-dire la »Recommandation« remise à l'archevêque de Mayence et les 34 contrevérités de Pfefferkorn) a été traduit par Hélène Feydy, et la partie centrale, en latin (les 52 arguments) par Delphine Viellard. Les traductions ont été pourvues de sous-titres facilitant la compréhension des détours souvent tortueux de l'argumentation juridique de Reuchlin (celui-ci, outre ses compétences philologiques, était titulaire d'un doctorat en droit). En plus du texte proprement dit du »Miroir des yeux« (»Bésicles«), l'édition offre des pièces complémentaires référées à l'»affaire«, la biographie de Reuchlin rédigée par Philipp Melancthon (le Réformateur, collègue de Luther à Wittenberg, se trouvait être le petit-neveu de Reuchlin), l'avis de la Sorbonne condamnant Reuchlin, les passages concernant celui-ci dans les »Lettres des hommes obscurs« ainsi que sa condamnation finale par Léon X (1520). La complexité du texte rend nécessaire un important et précieux appareil de notes élucidant les innombrables patronymes et ouvrages savants mentionnés par Reuchlin, qui n'hésite pas à faire montre de l'étendue de son savoir pour faire éclater l'ignorance et la prétention de Pfefferkorn. À ce propos, on regrettera que la clarté ait été quelque peu sacrifiée à l'esthétique: l'ouvrage dispose d'un double système de notes et la recherche des notes finales, sans indication de page, est une entreprise malaisée qui risque de lasser le lecteur, qui pourrait se priver d'indications précieuses.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Julia Annette Schmidt-Funke, Gunhild Berg,
Martin Mulsow (Hg.), Das Schloss als Hörsaal.
Ludwig Christian Lichtenbergs »Vorlesung über
die Naturlehre« und die residenzstädtische
Wissensproduktion um 1800, Stuttgart (Franz
Steiner Verlag) 2021, 425 S., 17 Abb. (Gothaer
Forschungen zur Frühen Neuzeit, 19), ISBN
978-3-515-12664-9, EUR 70,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Alexander Stöger, Leiden

When looking at late-18th-century developments of natural philosophy and its scientific successors, the German lands stand out among their European neighbours thanks to their political »Flickenteppich«. The monograph »Das Schloss als Hörsaal« (engl. »The Castle as Lecture Hall«), edited by Julia A. Schmidt-Funke, Gunhild Berg, and Martin Mulsow, discusses a remarkable example of one of the numerous scientifically thriving German hotspots originating from this: the court in Gotha.

By introducing unstudied sources found in the castle's and the city's vast archives, the thirteen contributors of this volume introduce us to the scientific activities of Gotha's aristocracy and its citizens with a specific focus on Duke Ernst II and his ambitious librarian and natural philosopher Ludwig Christian Lichtenberg (the four year older brother of Georg Christoph Lichtenberg). As Gunhild Berg argues in her comprehensive introduction to the volume, Gotha offers insight into a widely overlooked form of scientific endeavour that stood between German university elites and questionable wandering entertainers. As Berg and her colleagues argue, this in-between dilettante form of the studies of nature was a crucial part of the scientific fundamentals of natural philosophy in the German lands and deserves a new evaluation.

The volume is split into four sections, three chapters each, offering different perspectives on Lichtenberg's work, Ernst's II enthusiasm, and the dynamics of Gotha's studies on nature. The first section discusses how Lichtenberg's lectures fit into contemporary ideas of science, nature, and religion. The second section's chapters look at Gotha and its periphery as locations of knowledge production, showing that the city's disposition supported the thriving interest of its inhabitants and vice versa. Section three sheds light on Lichtenberg's »Vorlesung über die Naturlehre« and its experimental aspects. The final section focuses on the vast instrument collections in Gotha and how they mirror the interests and practices of the duke and his subordinates. Additionally, the volume offers several photographs and illustrations, a list of instruments from Ernst's II collection, and a register.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

In the first chapter, Paul Ziche introduces Ludwig Christian Lichtenberg as a natural philosopher. He compares his »Vorlesung über die Naturlehre« with the more famous »Naturlehre« by Erxleben, a compendium of natural philosophy, which Lichtenberg's brother Georg Christoph took over after Erxleben's early death. Based on this comparison, Ziche's chapter discusses the complex development of German natural philosophy and its numerous terms and implications around 1800.

Chapter two by Julia A. Schmidt-Funke adds another dimension to Lichtenberg's perspective on natural philosophy by introducing his parents' religious influence on him and his younger brother. By comparing Lichtenberg with his atheistic brother in Göttingen, Schmidt-Funke presents an example of the various relationships between Christian belief and the study of nature possible at the end of the century.

In chapter three, Martin Mulsow introduces Lichtenberg as »micrologist« following his volatile comments on Ernst's II obituary. Based on these written outbursts of disagreement, he discusses the *Archivrat's* epistemic virtue of detailed persistence, fitting for a civil servant. Mulsow illustrates this virtue by looking at Lichtenberg's efforts to translate the Tironian notes, an ancient Roman shorthand, which he never published, as he did not find his research complete.

Other chapters illustrate the characters of the amateur natural philosophers and experimenters in Gotha and their specific methods. Marie-Theres Federhofer gives a deeper insight into the practice of dilettante natural philosophy. Dilettantism, she argues, was a social privilege connecting people across social classes. In his chapter on the optician J. B. Oppelt, Erik Liebscher introduces the inn as a crucial place for such an exchange. Based on Oppelt's newspaper advertisements, this study on the relatively unknown travelling instrument maker shows how much we can gain from these often-overlooked sources.

Andreas Kleinert looks in chapter seven at Joseph-Aignan Sigaud de Lafond's »Éléments de physique théorique et expérimentale«, which Lichtenberg used for his *Vorlesungen*. Kleinert argues that Lichtenberg created his own original work by translating, shortening, and rearranging the French philosopher's writings and adapting them to his audience and purposes. As Jan Frercks shows in chapter eight, Lichtenberg was also an innovative experimenter, even though he did not aim to participate in scientific discussions.

Several chapters focus on the castle as the heart of Gotha's scientific endeavours, thanks to the ambitions of Ernst II and his parents. Matthias Rekow introduces the duke's interest in electricity in chapter nine, pointing out how his generosity in financially supporting physicists fitted the image of the idealised enlightened sovereign. As Friedegund Freitag points out in chapter ten, the cornerstones for the duke's profound interest were already laid by his parents, specifically his mother, duchess Luise Dorothea von



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sachsen-Gotha-Altenburg. Following her own interests in natural philosophy, she installed an early physical cabinet in Gotha.

The instruments from Ernst's II extraordinary collection are the focus of the last chapters. Oliver Zauzig discusses in chapter eleven how Lichtenberg obtained numerous instruments to accompany his lectures on natural philosophy with state-of-the-art experiments. Zauzig regards the instruments as »infrastructures of science« and shows how Lichtenberg's collection, although that of an amateur, often surpassed that of his brother in Göttingen thanks to the duke's generous financial support. Unfortunately, as Matthias Rekow and Erik Liebscher show in the last chapter, most of Lichtenberg's and Ernst's II instruments have been lost to time. The authors follow the collection's trail, adding a detailed appendix listing the lost instruments and their fate.

Although Gotha, as a centre for natural philosophy, is the principal theatre for the book's story about scientific research in the periphery, its activities reached further than the small town's borders, as Tanja van Hoorn demonstrates in her article about the »Magazin für das Neueste aus der Physik und Naturgeschichte« (»Magazine for News about Physics and Natural History«). The journal edited by Lichtenberg mirrored his unique perspective on natural philosophy. Furthermore, it shows that Gotha was not an isolated, passive enclave of scientific interest but a recognised place of a form of scientific exchange which deserves more attention.

By shifting the perspective away from the frequently-studied German elite, the chapters add another aspect to German natural philosophy around 1800. One points out that studies of nature often rested on the shoulders of interested and well-to-do citizens and aristocrats who increased their cultivation by financing researchers and instrument makers and by distributing information.

Thus, the focus on Gotha is not at all limiting. However, when locating Gotha and its actors within the German scientific landscape, the authors only look to Georg Christoph Lichtenberg in Göttingen for comparison. Since he was an extraordinary representative of experimental physics, making him the benchmark for German professional science seems unnecessarily short-sighted. Many other professional and amateur natural philosophers around 1800 would have served well as a comparison to driving home the specific role of the Gotha scientifically interested.

However, this will be a task for other historians of science who can now build on the well-researched and comprehensive studies which »Das Schloss im Hörsaal« offers, advocating for more attention to the mid-tier group of German natural philosophy.

The book offers a comprehensive insight into this in-between world of scientific enlightenment interest. It sheds new light

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96902](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96902)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

on dilettantism by using the unique sources the castle and archives of Gotha offer historians of science and knowledge. Although the study seems very specific in its geographical and temporal framework, the chapters convincingly demonstrate that the aspects which made Gotha an extraordinary place for early *Naturwissenschaft* are well worth studying to enrich our understanding of late-18th-century German natural philosophy.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96902](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96902)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Malcolm Walsby, Booksellers and Printers in Provincial France 1470–1600, Leiden (Brill Academic Publishers) 2020, X–902 p., 124 fig. (Library of the Written Word, 87; The Handpress World, 68), ISBN 978-90-04-32413-8, EUR 165,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Cornel Zwierlein, Alt-Moabit

Die französische Buchgeschichte hat immer einige eigene Charakteristika aufgewiesen: die »bibliographie matérielle« von Renouard über Muller, Aquilon bis Veyrin-Forrer legte auch für das 16. Jahrhundert zum Teil mehrseitige »dichte Beschreibungen« von Editionen vor, die fast in kodikologischer Tradition standen. Während der britische Pragmatismus auf Identifizierung von nicht satz-identischen Editionen und ihre griffige möglichst vollständige Erfassung in *short-title catalogues* zielte, dies vom deutschsprachigen VD16 und dem italienischen edit16 für retrospektive Bibliografien mit Abweichungen (etwa auch Titelneusätze eigens aufnehmend) nachvollzogen wurde, blieb die französische Aufarbeitung der Druckproduktion einerseits fragmentarischer – es gibt immer noch keinen französischen STC oder VD16 –, andererseits zum Teil genauer und tiefenschärfer. Es kam die Tradition der Unterscheidung in Pariser Druckproduktion und die Produktion der »Province« hinzu, die in der historischen Entwicklung selbst begründet ist: das Pariser Zentrum wog in der Frühen Neuzeit fast durchgehend die Gesamtheit der Druckproduktion in den anderen Städten auf.

So ist auch Malcolm Walsbys gewichtiges »Booksellers and Printers in Provincial France 1470–1600« dieser doppelten »Donut«-Tradition verpflichtet, den Pariser »Kern« auszusparen, dazu – wegen Baudriers weitgehend erschöpfender Arbeit – auch Lyon, weil es sonst schwer zu bewältigen wäre oder sich Informationen doppeln würden: mit über 2650 Einträgen stellt es für das nicht-Pariser und nicht-Lyoneser Frankreich in etwa das Pendant zum deutschen »Benzing-Reske« dar, als bio-bibliografisches Nachschlagewerk in alphabetischer Reihenfolge zu den Druckern, Verlegern und Buchhändlern, wie sie über die Druckproduktion, die langjährige buchhistorische Forschung und archivalisch nachweisbar sind. Es stellt sicher für die Zukunft ein unverzichtbares Handbuch und Grundlagenwerk dar. Die oft auf einen Ort konzentrierten bibliografischen Vorarbeiten von Muller, Aquilon, Baudrier und vielen anderen zu den Städten Lyon (hier aber nur genutzt für Querverbindungen in die anderen Province-Städte), Caen, Rouen in den Reihen der »Bibliotheca bibliographica aureliana« oder zu einzelnen Druckern – etwa zu Louis Desgraves – sind natürlich verwandt. Doch hat Walsby auch ein erhebliches Maß an eigener Autopsie an zehntausenden von Drucken sowie archivalische Studien eingearbeitet, die für viele im Druckgewerbe und -handel Tätigen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

überhaupt erst eine Notiz, einen Hinweis auf Briefwechsel, Lieferwege und Handelsverbindung bis hin zur autografen Unterschrift sichtbar gemacht haben. Ein besonderes Anliegen war Walsby auch die Erfassung der weiblichen Personen, die als Witwen von Offizin- oder Verlagsbetreibern oder auch sonst eigenständig erfassbar sind, auch wenn sich hier die Informationen oft auf die Namen und punktuellen Auftauchen in den Quellen beschränken. Die Einträge sind immer geordnet nach ermitteltem Aktivitätszeitpunkt, dem/den Orten der Tätigkeit, der beruflichen Rolle, einer Kurzbiografie, Hinweise auf Handelspartner, Fundort der Druckermarken oder des Mottos, bibliografischen und archivalischen Referenzen. Zuweilen sind Familienstammbäume beigegeben, wenn es sich um Druckergewerbs-Dynastien (Haultin, Cottureau etc.) handelt.

Der hier unmöglich referierbare Reichtum der einzelnen Einträge erschließt sich dem Forscher erst, wenn er punktuell nach einem Namen sucht, und die neuen bzw. forschungsaktuellen Informationen nachschlägt. Für viele historische Felder kann man hier Anstöße für weitere Arbeit finden: die Verbindung des Genfer Buchgewerbes mit innerfranzösischen Druckern und Verlegern ist schon in der Einleitung zum Thema gemacht, aber auch die netzwerkförmige Verbindung des französischen Druckergewerbes zum Zeitpunkt der Ligue (z. B. Einträge zu Bichon, Foigny, Bacquenois, Boyau ...) lässt sich so ganz anders als nur mit Palliers und Baudriers Paris-Lyoneser Zentrierung erfahren. Fehlende Titel in der Bibliografie (etwa bei Eloi Gibier die Monografie von Desgraves) aufzuspüren, wäre hier nicht sinnvoll, da bei einer solchen Fülle nie Vollständigkeit möglich ist, und über die von Walsby genannten Titel man im Querverweis die Bibliografie gut vervollständigen kann.

Außer bei der Sensibilität Walsbys für die Verbindungen nach Genf besteht eine gewisse Schwäche darin – oder aber solche Verbindungen sind quellenmäßig wenig profiliert oder profilierbar aus französischen Archiven (!) –, die transnationalen Verbindungen sichtbarer zu machen. Christophe Plantin ist ein kleiner Eintrag wegen seiner vor-Antwerpener Zeit gewidmet, aber die vielen französischen Drucker und Verleger, die im 16. Jahrhundert nach Deutschland, in die Schweiz migrierten, oder die im »kleinen Grenzverkehr« mit den Händlern in Mons, Douai, und anderen südniederländischen Städten standen, sind nur manchmal eher per Zufall oder sporadisch erwähnt (Jacques Foillet etwa, obwohl dann v. a. württembergischer Untertan in Montbéliard; Albert Christiaensz, der kurz für Sedan nachgewiesen ist; oder sehr interessant, der in Metz und Phalsbourg wirkende Buchhändler Claude Boucheron). Als der Conseil des troubles des Herzogs von Alba 1568/1569 den Buchbestand bei Buchhändlern in den süd-niederländischen Grenzstädten inquisitorisch erfassen ließ, war eine große Fülle französischer Drucke vorhanden, sodass man sich fragen kann, ob man – auch vor dem Hintergrund der sehr alten Forschungstradition zu »Les huguenots et les gueux« – für ein solches Nachschlagewerk in Amiens stoppen kann. Strasbourg ist außen vorgelassen als Stadt des Heiligen Römischen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Reiches (von Usher Chrisman und Muller schon von den Druckern her erfasst). Gerade für die französischsprachigen Drucker und Buchhändler oder solche, die mit Übersetzungswerken tätig wurden, hätte man sich hier wie für den rheinisch-pfälzischen Raum nach 1550 vielleicht neue Erkenntnisse gerade für die Ostverbindungen erhofft, so wie für Basel und für italienische Städte schon viel über Migrationsdrucker mit Bezug zum französischen Handelsraum geforscht wurde. Es ist natürlich legitim, die politischen Grenzen Frankreichs als zentrales Ordnungskriterium zu übernehmen, doch vielleicht hätte sich so noch einiges an Querverbindungen ergeben, die auch für eine transnationale Geschichte des Buchdrucks des 16. Jahrhunderts weiterführend gewesen wäre. Für die schon so enthaltenen Hinweise im Handbuch wäre ein Orts- und Namensindex hilfreich gewesen: Freilich wären dann »Toulouse« oder »Rouen« stark repräsentiert, aber man hätte von solchen Indices her die Detailinformationen von Handels- und Druckerverbindungen – gerade auch in nicht-französische oder kleine Städte – quer durch die Masse der Einträge noch einmal anders nutzbar machen können.

Alles in allem hat das Handbuch aber selbstverständlich rasch seinen Platz als unverzichtbares Hilfsmittel gefunden: »der Walsby«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Martin Wrede, Gilles Montègre (dir.), Les Rome nouvelles de l'époque moderne, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2022, 223 p. (Histoire), ISBN 978-2-7535-8622-2, EUR 22,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gérald Chaix, Paris

»Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis«. Le célèbre vers de Corneille (»Sertorius«, 1662), lui-même témoin et de la vitalité du modèle romain et des multiples réappropriations dont il ne cesse d'être l'objet dans la France de Louis XIV, sert d'introduction (M. Wrede) et de conclusion (G. Montègre) aux onze contributions rassemblées dans cet ouvrage. Quatre axes les ordonnent. Le premier est consacré aux héritages matériels et aux transferts de savoir. G. Montègre analyse ainsi l'urbanisme pontifical de l'époque moderne (XV^e–XVIII^e). Oscillant entre prédation et conservation, imitation et surpassement, il fait du culte de la Rome antique une composante essentielle de »la seconde gloire de Rome«. Les papes se font collectionneurs et inventent un véritable espace public de l'art statuaire antique qui attire les visiteurs. Au XVIII^e siècle, leur politique muséale contribue à compenser la marginalisation de la papauté. Se référant au précédent de l'Empire romain, les souverains pontifes ont ainsi cherché, chacun à sa manière, à exprimer leur prétention à un pouvoir universel. Concentrant son objectif sur la bibliothèque de l'Escurial ainsi que sur la personne de Philippe II et de ses conseillers, Juan Páez de Castro et Juan Bautista Cardona, bons connaisseurs des réalités romaines et notamment de la Bibliothèque vaticane, E. Andretta montre comment ces derniers ont influencé le souverain pour faire de la bibliothèque le »cœur symbolique du »temple de la sagesse« du nouveau roi Salomon«. S. Panzram étudie quant à elle la place de l'Antiquité romaine dans l'imaginaire des souverains espagnols du XVIII^e siècle et l'influence qu'elle a exercée sur l'urbanisme madrilène à la même époque. Pour Philippe V et le bénédictin Martín Sarmiento, il s'agit d'en faire le socle identitaire de la nation. Pour Charles III et le peintre Anton Raphael Mengs, elle demeure une référence politique lisible et une possible source d'inspiration pour transformer Madrid. Mais tandis que Sarmiento la présente comme un système fermé, Charles III en fait une référence pour réaliser des transformations politiques ou urbanistiques en écho avec les conflits et les bouleversements de son temps: »son règne aspirant à l'universel, l'avenir appartenait à son modèle«.

Le deuxième axe traite des »continuations et ruptures politiques«. Le Saint-Empire romain germanique s'impose évidemment. Dans sa contribution claire et nuancée, C. Duhamelle étudie la »démonétisation« progressive, mais jamais achevée, de la filiation romaine, que souligne en 1667 le titre même de l'ouvrage de Pufendorf: »L'état présent de l'empire d'Allemagne«. Le lien avec la Rome catholique est pareillement complexe. Les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

réformes religieuses du XVI^e siècle lui ont porté un coup fatal: il devient un élément de différenciation confessionnelle. Dans le »Testament politique« de Frédéric II (1752), »le pape est une vieille idole négligée dans sa niche«. Mais, même pour les prélats germaniques, l'affiliation romaine et l'ancrage impérial peuvent entrer en contradiction. Au reste, Rome ne cesse pas d'être un lieu de pèlerinage pour les uns, de voyage pour les autres: »la Ville n'est plus le centre de l'empire romain saint et germanique, mais elle en est comme un horizon parfois rêvé, parfois atteint [...]«. Se focalisant sur les écrits des humanistes allemands, C. Hirschi en souligne les tonalités antiromaines. Elles s'inscrivent dans la lignée des *gravamina* du XV^e appelant à une réforme de l'Église, du discours sur la discipline des mœurs et de la relecture qui est alors faite de la »Germania« de Tacite. Tout naturellement consacré à »Moscou, Troisième Rome? Entre mythe fondateur et mirage destructeur«, le texte très équilibré de F.-D. Liechtenhan colle à l'actualité la plus brûlante. Il évoque, en effet, la naissance de la nation russe, fondée sur le rejet de l'autorité romaine par Vassili II – rejet du concile de Florence et création d'une Église autocéphale – et la fonction messianique qui est attribuée à la Russie, notamment sous le règne d'Ivan IV. Mais il rappelle aussi les réformes du XVII^e siècle (qui aboutissent à l'abandon de la définition de Moscou comme »Troisième Rome«), la fondation de Saint-Pétersbourg (nouvelle Rome qui ne supprime cependant pas Moscou, centre spirituel de la Russie et lieu du couronnement des tsars), et le projet de l'impératrice Catherine de bâtir un empire orthodoxe (se référant à Byzance et par-delà à la Grèce antique).

Reprenant le dossier concernant Louis XIV et Rome, G. Sabatier ouvre l'axe intitulé »émulations revendiquées«. L'émulation française avec la Rome antique est indéniable. Mais elle ne bénéficie pas à Paris que le roi délaisse au profit de Versailles, promue capitale en 1682. La ville est appelée à devenir la nouvelle Rome, tandis que le château est transformé en basilique romaine par Jules Hardouin Mansart. Mis en appétit par le témoignage de Voltaire, en 1734, P. Prudent étudie l'appropriation de l'héritage de la Rome républicaine par les élites britanniques, scolairement familiarisées avec le latin et le grec et profondément hostiles à la Rome catholique. »Lieu de mémoire« de la Rome républicaine, la ville est un passage obligé pour ceux qui entreprennent un »Grand Tour« sur le continent. Volontiers collectionneurs, ne serait-ce que pour se conformer à l'habitus de leur groupe social et légitimer leur statut, les membres de l'élite britannique jouent le rôle de »passeurs culturels«. D. Di Bartolomeo réexamine pour sa part la place occupée par la Rome antique dans la pensée de la France révolutionnaire. Elle lui apparaît »comme une sorte de boussole qui sert aux acteurs historiques à s'orienter dans un présent souvent inconnu et difficile à comprendre«.

Un dernier axe concerne les »refontes imaginées«. L. Pelizaeus présente les fondations urbaines du Chili colonial. Même aux confins de l'Empire espagnol, l'héritage romain peut servir à fonder une ville, en adoptant par exemple un plan en damier, ou à penser la conquête, soit pour la légitimer soit pour idéaliser la résistance



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publié par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des indigènes, telle celle des Mapuches. Brossant le portrait de Thomas Jefferson, planteur et architecte, B. Van Ruymbeke esquisse la manière d'imaginer Rome – dont son héros connaît l'architecture surtout par ce qu'il en a vu en France et notamment à Nîmes – en Virginie. Les bâtiments qu'il érige sont en symbiose avec la construction constitutionnelle du pays. Certes, celle-ci n'est pas une imitation de la Rome républicaine. Mais bien plus qu'à la monarchie constitutionnelle britannique, c'est bien à elle qu'elle se confronte. Un ouvrage qui ouvre la perspective d'une histoire mondiale de Rome.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2023.2.96905](https://doi.org/10.11588/frrec.2023.2.96905)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)